

*Bibliothèque numérique*

medic@

**Vieussens, Raymond. Réponse du Sr Vieussens docteur en médecine de la faculté de Montpellier, a trois lettres imprimées du Sieur Chirac Professeur de medecine de l'université de la même ville**

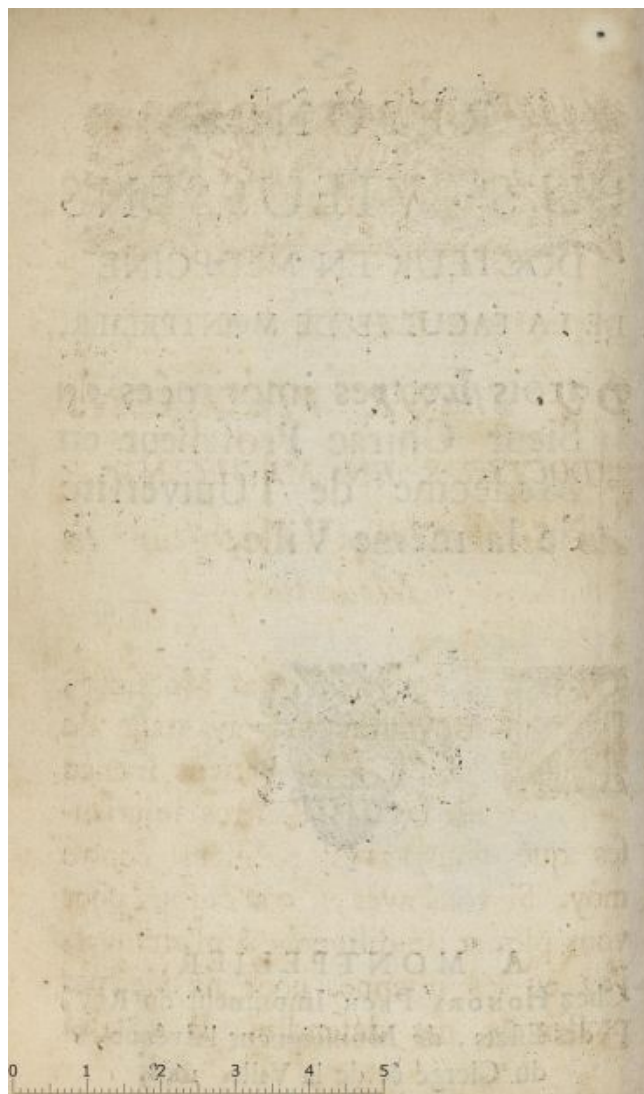
*A Montpellier : chez Honoré Pech, 1698.*

*Cote : 90958 t. 175 n° 2*

2.  
RÉPONSE  
DU SR. VIEUSSENS  
DOCTEUR EN MEDECINE  
DE LA FACULTE' DE MONTPELIER,  
A trois Lettres imprimées du  
Sieur Chirac Professeur en  
Medecine de l'Université  
de la même Ville.



A MONTPELIER;  
Chez HONORE' PECH Imprimeur du Roy,  
des Estats, de Monseigneur l'Evêque,  
du Clergé & de la Ville. 1698.





R E P O N S E  
DU SIEUR VIEUSSENS  
DOCTEUR EN MEDECINE,  
*Au Sieur Chirac Professeur en  
Medecine.*

**N**E vous avisés pas Monsieur,  
de vouloir tirer avantage de  
mon long & patient silence  
sur les trois Lettres injurieu-  
ses que vous avés publiées contre  
moy. Si vous avés eû vos raisons pour  
vous piquer de diligence à m'attaquer,  
j'ay eu les miennes pour ne me pas  
presser de me défendre. Il a fallu

A ij



4

vous laisser tout dire pour n'en faire pas à deux fois dans ma réponse. S'il m'est fâcheux, comme il l'est en effet, d'écrire contre vous, il me l'eût été encore plus de me voir obligé à y revenir. Vous étiez en trop bon train de médire pour être arrêté par une réponse : elle n'auroit alors servi qu'à vous irriter d'avantage. J'ay voulu vous laisser exhaler votre bile tout à loisir, de peur qu'elle ne fit chés vous quelque desordre, si on ne luy laissoit un libre cours. Cette dangereuse humeur vous auroit infailliblement causé quelque sinistre accident, & on s'en feroit pris à moy. D'ailleurs Monsieur, quel plaisir de se donner en spectacle à tout le public, en paroissant sur la Scene pour y jouer, & y être joué. Que dis-je sur la Scene, il faut dire dans l'Amphitheatre : car n'est-ce pas se produire en veritables gladiateurs,

que de divertir toute une Ville par un combat où l'on s'escrime à porter, & à parer des coups sanglants. Il m'a été dur, je vous l'advoüe, de me voir noirci, & déchiré dans Montpellier, dans Paris, & ailleurs par vos Lettres satyriques, & par vos recits offensants; mais je puis dire qu'il m'a été encore plus fâcheux de me voir réduit malgré moy à quitter mes Livres, & mes expériences pour faire une apologie. Je sçay avec qu'elles precautions, & qu'elle lenteur un honnête homme doit se résoudre à prendre la plume, je ne dis pas contre un homme, qui a autant de merite, que j'en reconnois en vous, mais contre quelque homme que ce puisse être.

Voilà Monsieur les seules & veritables raisons, qui m'ont lié la langue jusques à present. Mais enfin il m'a fallu parler; mes amis m'en ont pressé;

A iij

mon honneur le demande ; vos emportements à mon égard crient contre ma patience ; le public indigné toujours juste & équitable en murmure ; je n'ay pû ny m'en dédire, ny différer d'avantage. Parlons peu, parlons sagement, & avec toute la moderation, que les Loix d'une pure deffense nous prescrivent : c'est-là ce que je vais tâcher de faire,

Mais comme il faut de plus parler nettement, & avec ordre, quand on se mêle de parler, je reduis toutes vos accusations à ces trois chefs. Premièrement vous me reprochés des défauts de mœurs, & personnels. Secondement vous voulés me faire passer pour plagiaire ; c'est-à-dire, pour un homme qui s'approprie les inventions d'autrui en fait de science. En troisiéme lieu, vous attaqués mes raisonnements, & mes experiences physiques. Examinons

icy si vous êtes bien fondé à me charger de la sorte. Les honnêtes gens éclairés, & desintéressés sont nos juges. J'acquiesce par avance avec plaisir à tout ce qu'il leur plaira de prononcer.

Je commence Monsieur, par une reflexion capable, ce me semble, de vous faire sentir votre mauvais procédé à mon égard. Il ne s'agissoit entre vous & moy en dernier lieu que de l'extraction de l'acide du sang humain. Vous prétendiez que je vous devois l'invention de tirer cet acide avec du bol, & je ne convenois pas de la dette. Voilà précisément nôtre différent renfermé dans cette seule question de fait. Pourquoi donc ne vous en êtes vous pas tenu uniquement à l'éclaircir. D'où vient que non content de réclamer votre invention comme un bien usurpé, vous m'avez attaqué sur mes mœurs,



sur ma pension, sur tous mes Ouvrages imprimés, & à imprimer, sur ma capacité, sur mon style, sur ma recente aggregation à la Société Royale de Londres. Dans quelle veüe avés-vous entrepris d'exposer aux yeux du public ce qu'il y peut avoir de défauts dans mon esprit, dans mes manieres, & dans toute la conduite de ma vie. Par quel privilege avés-vous formé, & executé, autant qu'il a été en vous, le dessein de me ruiner de reputation, & de me perdre ? quel rapport du bol, & de l'acide avec ma devotion, mon humilité, & ma bonne-foy. Il n'étoit question ny de mes vertus, ny de mes vices, mais uniquement de la maniere d'extraire un sel.

Cependant vous avez mis en œuvre contre moy tout ce que la fatyre a de plus violent. Qu'on lise vos Lettres, & on trouvera par tout les fondements



trop solides, & trop réels des reproches que je vous fais. On verra qu'à juger de moy par vos écrits outrageants je ne suis qu'un homme vain; un homme de mauvaise foy; un devot affecté; un homme intéressé, & ambitieux jusqu'à l'excez; un petit esprit stérile, & incapable de produire rien de foy-même; un plagiaire public, sur qui il faut sonner le tocsin dans toute l'étendue du Parnasse; un parfait ignorant dans la Chymie, dans la Physique, dans l'Anatomie, dans la Médecine, & dans toutes les matieres les plus essentielles à la Profession que j'exerce depuis long-temps? n'est-ce pas là, Monsieur, la belle peinture, que vous avez faite de moy, & que vous faites voler par tout? ne l'avez-vous pas remplie de termes injurieux, de reflexions offensantes, de tours malins, de recits peu exacts, & peu con-

formes à la verité , de témoignages  
 contre moy tirez de près , & de loin,  
 recherchez avec étude , & produits  
 sans nécessité , de marques sanglantes  
 de mépris , de railleries piquantes , de  
 moqueries , d'insultes , en un mot , de  
 mille semblables traits envenimez , qui  
 ne peuvent partir que de l'abondance  
 d'un cœur aigri ; oseray - je le dire ,  
 Monsieur , jusques à la rage. C'est  
 vous même , qui m'autorisez à le dire ;  
 car je ne le dis qu'après vous. Voicy  
 vos propres paroles tirées de la page  
 cinquième de votre Lettre de la struc-  
 ture des cheveux écrite à Mr. de Regis  
 commis au Journal des Sçavants sur le  
 commencement de l'année 1688. *Je*  
*vous plains , & j'enrage à même-temps*  
*(difiés-vous) de vous voir si tranquille.*  
*Il faut être Philosophe au point que*  
*vous l'êtes pour souffrir de sang froid*  
*de pareilles entreprises. Pour moy*

(difiés-vous) je crois que la moderation doit avoir ses bornes tout comme les passions. Et je vous advoüe qu'avec tout mon grand phlegme, si quelqu'un de mes amis s'amusoit de me voler une méchante petite decouverte que j'ay faite sur la structure des cheveux, & que je vais vous communiquer, il éprouveroit peut-être qu'il n'est de ressentiment pire que celui d'un inventeur non imprimé.

Il vous a plû, Monsieur, de me supposer dans le cas en voulant me regarder comme un homme qui s'est approprié vôtre invention non imprimée. De-là cette grêle de mauvais traitements que vous faites tomber sur moy. C'est à vous d'examiner-s'il vous a été permis d'entrer dans de pareils sentiments, & de les pousser jusques à l'exécution. Advoüés-le, Monsieur, de bonne foy ; n'étant pas

content de moy vous deviez commencer par me témoigner vôtre chagrin d'une maniere non éclatante. Je vous aurois satisfait sur le moment, si vous m'aviés fait voir mon tort. Autrement des amis communs nous eussent bientôt mis d'accord ; car vous êtes raisonnable quand vous êtes de sang froid, & vous ne m'accusez pas d'aimer la guerre. En tout cas apres avoir tenté inutilement les voyes douces ; vous auriez été en droit d'eclater, & je n'aurois pû m'en plaindre. Mais les voyes d'éclaircissement, de negotiation, & d'équité n'ont pas été de vôtre goût : vous avez commencé par le fracas, & il vous a plû de me supposer coupable.

Nôtre celebre Université de Medecine assemblée en Corps vous a veu avec étonnement élevant la voix, & criant au plagiaire. Tel a été le pre-



mier avis , que vous m'avez donné de votre chagrin. Puis vous avez essayé de me tourner en ridicule dans votre Traitté du mouvement du cœur. Bientôt apres vous m'avez fait le sujet d'un grand libelle imprimé sous le nom d'un de vos Pensionnaires. Vous avez fait succeder à ce libelle une Lettre chagrine , & offensante imprimée sous votre nom. Cette Lettre a été suivie d'une autre encore plus dure , & également advoüée. Voila , Monsieur , votre procedé à mon égard : témoin toute cette Ville : témoin tout le Royaume : témoin toute l'Europe. Car ou n'avez vous pas fait voler vos écrits emportez , & vos satyres sanglantes.

Sont-ce la, Monsieur, les manieres d'un honnête homme. Répondez ce qu'il vous plaira. Le public a vu clairement votre fiel , & votre amertume. Votre vengeance outrée , votre



envie, v<sup>otre</sup> orgueil, & v<sup>otre</sup> ambition ont paru à decouvert. Chacun s'est apperçû de v<sup>otre</sup> passion, & chacun en a parlé, comme il convient. Je vous plains, Monsieur, du mauvais effet, qu'elle a produit contre vous; mais il est juste aussi que le mal retombe sur la tête de quiconque a voulu le faire à un autre, sans se soucier du devoir. Pour vouloir trop me nuire vous vous êtes nui à vous même. C'est-là un écueil qu'on ne peut gueres éviter, lors qu'on se livre comme vous à la violence de ses passions.

Après cela avez-vous bien ozé, Monsieur, vous en prendre à mes mœurs. Cependant vous l'avez ozé; mais enfin qu'avez-vous trouvé en moy de si deregler. Je suis vain, dites vous, & je me vante. Quand je suis content de mon étude; je le témoigne quelquefois dans l'occasion à mes amis,

je l'advoüe. S'il me vient de loin quelque Lettre d'approbation sur mes decouvertes en Medecine, ou en Physique ; j'en ay du plaisir, & j'en fais part dans les rencontres à des personnes avec qui je suis en commerce. Cela est vray. Mais est ce là, à vôtre avis, une vanité si censurable. Quel est l'homme qui n'en use pas ainsi. N'est-ce pas là le commerce des amis. Je vous trouve bien severe, Monsieur, sur les Loix de la Modestie : où les avez-vous apprises. On diroit que vous avez passé toute vôtre vie à la Cour ; car qu'elle apparence que ce soit à Conques en Rouergue que vous avez respiré ce grand air de delicatessè sur les bienseances de la vie. Quoyqu'il en soit je trouve que vous les avez fort oubliées, lors que vous n'avez pas crû que personne parvint jamais à decouvrir ce que vous ne pourriés pas

trouver dans la structure du cœur. Voicy  
 comme vous parlés dans la page qua-  
 trième du Traitté que vous en avez  
 donné. *Et si demum inanem cum reli-  
 quis operam lufuri sumus, id saltem  
 consequamur, nimirum cor machinam  
 esse in nostro corpore unde quaque inex-  
 plicabilem.* Qu'elle presumption de  
 croire, & de publier que ce que vous  
 ne pourriés pas decouvrir en recher-  
 chant la structure d'une partie du corps,  
 demeureroit caché apres vous au reste  
 des hommes dans tous les siècles à ve-  
 nir. Peut-on concevoir une pensée  
 plus vaine. Jugés-en vous-même de  
 sang froid, & vous rougirez de vôtre  
 orgueil. Voila toujours en passant un  
 trait de vôtre modestie. Mais revenons  
 à la mienne. D'où vient, Monsieur,  
 que vous trouvez si mauvais que je  
 me sois fait de la pension, dont le Roy  
 m'honore, un motif de travailler dans  
 ma

ma Profession. Un million d'Auteurs n'ont-ils pas parlé comme moy sur ce sujet dans la Preface, & dans le corps de leurs Livres ? Faites leur comme à moy le procez ; peu leur importe à eux, & à moy. On ne laissera pas pour cela de louer nôtre reconnoissance envers le Prince, & d'approuver nôtre zele pour le bien public. Mais je parle, ajoutez-vous, d'une grande histoire des maladies internes dans ma Lettre Latine adressée aux principales Facultez de Medecine du Royaume, & des Pais étrangers. J'en parle, il est vray ; mais quoy, Monsieur, ne sera-t'il donc plus permis d'écrire aux Sçavants, non pas même à un ami particulier ? je prepare un Livre sur tel sujet. Ce Livre sera étendu, & j'espere qu'il ne sera pas inutile : ce langage si ordinaire parmi les Auteurs, est-il donc un crime dans ma bouche ? Mais je vois ce que

B



c'est. Vous ne pouvez croire que mon histoire des maladies soit à peu-pres en l'état, ou je la représente. Car si vous l'aviez crû, vous ne m'auriez pas apparemment défié de la finir, comme vous l'avez osé faire. C'est pourtant là un fait certain, & connu aux personnes nommées dans la Preface des deux Dissertations que je vais donner au public. Faites-moy, Monsieur, comme elles l'honneur de venir dans mon Cabinet, & je vous feray voir de vos yeux, & toucher de vos mains ce grand Ouvrage, dont la seule idée vous effraye. Qu'y feriez-vous Monsieur? chaque écrivain a son caractère; le vôtre est d'être lent, de suer sur le papier, de vous mordre les doigts, & de vous battre le front. Mais aussi ce que vous faites est quelque chose de consommé en son espèce. Pour moy je vais plus vite; ma plume court, &



mon esprit répand sans peine au dehors  
 le peu qu'il renferme de bonnes cho-  
 ses. Mais aussi cette facilité a-t'elle  
 jamais rien produit, qui vaille vos in-  
 cubes & vos cheveux ? Ne craignez <sup>Deux</sup>  
 donc rien, Monsieur, pour la poste- <sup>petits</sup>  
 rité : elle aura mon histoire des mala- <sup>Traitez</sup>  
 dies toute entiere. Et si Dieu vous <sup>de Mr.</sup>  
 donne autant de vie comme je vous <sup>Chirac de</sup>  
 en souhaite, vous aurez un jour le <sup>l'incube</sup>  
 plaisir d'exercer sur elle votre critique, <sup>& des che-</sup>  
 & de dire que je l'ay volée à tel & tel. <sup>veux.</sup>  
 Vous - vous consolerez du chagrin de  
 voir paroître mon Ouvrage par la ma-  
 ligne satisfaction que vous - vous don-  
 nerez de l'attribuer à autrui. Car il  
 est bien juste que vous me fassiez du  
 mal par quelque endroit ; si vous ne le  
 pouviez, vous en mourriez.

*Et si non aliquà nocuissēs, mortuus  
 esēs.*

Une preuve authentique de votre

B ij

attention à me dénigrer est cet amas de petits faits , que vous me jetez à la tête. Je cherche la gloire selon vous ; je ne suis pas assés accessible aux Escoliers ; j'allegue souvent la conscience ; je lis à mes amis les Lettres avantageuses que je reçois ; j'ay coûtume de dire , la gloire en soit à Dieu ; j'ay grand commerce avec les Sçavants Medecins ; je ne suis pas indifferent à leur approbation ; il paroît que je suis bien content de me voir aggregé à la Societé Royale de Londres ; je travaille par intérêt ; je me fais honneur , & plaisir de la pension que le Roy me donne ; je dis quelquefois que le bien public me fait agir ; je fais valoir mes decouvertes en les communiquant aux Sçavants , &c. Vous deviez ajoûter, Monsieur, que je me mets quelquefois en colere contre ma servante , & que j'ay des rougeurs au visage. Parlons

serieusement ; ne sont-ce pas là des  
 pauvretés pitoyables, & des minuties  
 indignes ? Où est donc le respect que  
 vous devez à la robe, que vous avez  
 l'honneur de porter ? comment avez-  
 vous osé imprimer dans une Ville  
 comme celle-cy, & publier par tout  
 contre un homme de quelque nom de  
 pareilles impertinences ? Ne vous of-  
 fensez pas, Monsieur, j'entends seule-  
 ment par là des bagateles hors de pro-  
 pos. En verité vous ne deviez pas  
 vous oublier jusques à ce point de la  
 gravité d'un Professeur Royal en Mede-  
 cine dans <sup>une des</sup> ~~la~~ plus fameuses Universités  
 de l'Europe. Toute la réponse, que  
 vous meritez, & que vous aurez de  
 moy sur de telles accusations ; c'est  
 que ce sont là des puerilitez, ou du  
 moins des jeunesse, qu'on ne pardon-  
 neroit pas à Julien même vôtre écolier.  
 Croyez-moy, Monsieur, ne vous amu-

B iij



fez plus à mordre ainsi petitement, &  
 malignement sur des gens qui ont leur  
 mérite aussi-bien que vous. Songez  
 plutôt à vous-même ; vous y trouverez  
 peut-être des choses plus importantes  
 à reformer. Vous avez sujet d'être  
 content de votre fortune, & de votre  
 reputation ; Soyez-en donc content ;  
 jouïſſez-en tranquillement, & laissez de  
 même jouir les autres des justes fruits  
 de leurs talents, & de leurs veilles.  
 J'ay des défauts personnels ; vous en  
 avez ; & qui n'en a pas ? vous voyez  
 les miens, je vois les vôtres ; puisque  
 vous voulez bien que je souffre les vô-  
 tres ; souffrez les miens, & ne les éra-  
 lez pas dans le grand jour par des  
 railleries piquantes publiées en tous  
 lieux, & eternisées par l'impression :  
 travaillés à adoucir cette aigreur som-  
 bre, & melancholique, ou vous - vous  
 plongez : moderez cet esprit d'empor-

tement , & de vengeance , qui vous élève avec une espece de fureur contre tout ce qui semble donner la moindre atteinte à la haute idée , que vous-vous êtes faite de vous même : tâchez d'être moins avide , & moderez un peu les efforts continuels , qu'on vous voit faire pour briller , pour vous élever , pour parvenir : défaites - vous de cette petite vanité , qui vous rend si délicat , & si sensible sur la distinction. Vous aspirez au premier rang dans la Médecine de Montpellier : l'entreprise est belle ; mais il vous en coûtera d'y réussir. Ce ne sera pas pourtant moy que vous trouverez le premier sur votre chemin. Car outre que je ne vise pas si haut ; je serois toujours le concurrent le moins à craindre : pourquoy donc me faites-vous l'objet éternel de vos censures , comme si vous n'aviez à craindre que moy ? ne vous seroit-il



pas mieux de dissimuler, ou plutôt d'étouffer entièrement cette basse jalousie, que vous faites éclater sur le sujet de mes Ouvrages, de ma pension, de mes expériences, des témoignages d'estime, que l'on me donne ? Vous sçavez à qui vous devez tout ce que vous êtes ; reconnoissez, & reverez toujours cette source ; & si vous n'y pouvez rien faire remonter ; ne creusez du moins nul canal souterrain, pour détourner furtivement sur vos terres une partie de ses eaux. Car ce seroit là une étrange reconnoissance de votre part. En un mot, reglez toutes ces passions, qui vous jettent si fort à gauche dans les voyes de la vie. Puis vous serez plus supportable quand vous entreprendrez de me tirer de l'œil le fétu qui vous offense.

Mais quoy me direz-vous, appelez-vous donc un fétu, & traitez-vous de

bagatele la dissimulation, & la fourberie, dont je fais un des principaux traits de vôtre image ? Non Monsieur, ce n'est plus une paille ; c'est une poutre, que vous me jetez dans l'œil. Car qui dit un fourbe, dit un mal honnête homme, un lâche, un menteur, un imposteur ; un homme sans foy, & sans équité ; un homme d'une dangereuse société ; un homme à deux langues, à deux visages ; un homme double ; un méchant homme en toute maniere. C'est donc tout cela, dont vous me chargez, quand vous me traitez de fourbe. Mais sur quel fondement, & de quel droit me traitez-vous de la sorte ? marquez-moy donc les temps, les lieux, les rencontres, ou j'ay commis de fourberies ? nommez-moy les personnes que j'ay fourbées ? prouvez-moy que je passe pour un fourbe dans le public ? Car aussi

ne faut-il pas qu'il vous soit permis d'avancer une pareille chose sans quelque preuve. J'oze pourtant vous défier d'en trouver une seule tant-soit peu recevable dans toute la conduite de ma vie depuis mon enfance jusques au moment que j'écris. Surquoy j'oze encore prendre à témoin tout ce qu'il y a de grands & de petits dans cette Ville, de qui j'ay l'honneur d'être connu. La recrimination seroit icy mon triomphe ; mais elle vous blesseroit trop ; c'est pourquoy je m'en abstiens. Sçachez toutesfois, Monsieur, que je suis fondé à demander en Justice réparation d'honneur, & à vous faire condamner dans un Parlement comme un faiseur de libelles diffamatoires. Mon conseil le porte ainsi, & il ne tient pas à mes amis que je ne le suive ; mais je ne veux point de procez.



Vous dites ironiquement en ce même endroit que je suis *un homme fort religieux, faisant scrupule des moindres choses, ayant tant de conscience que jamais homme n'en eût tant*. L'ironie est une figure qui dit tout le contraire de ce qu'elle semble dire. Sur ce pied là vous me représentez dans un écrit public comme un homme peu religieux, peu scrupuleux dans les mœurs, & d'une conscience fort mince. Or, Monsieur, ou est, je vous prie, votre propre conscience de parler ainsi de la mienne ? Quoy, n'avez-vous point de scrupule de me donner à toute la terre pour un homme qui n'en a point ? Dites-moy donc encore une fois les scandales, & les mauvais exemples que j'ay donnez ? Car sans cela vous ne pouvez vous deffendre de me croire homme de bien ; & si hors de ce cas vous osez me decrier par la conscience



ce n'est plus alors simple médifance ; c'est calomnie, & calomnie d'autant plus coupable qu'elle attaque généralement toute ma vie passée. Vous répondrés que je prens la chose au criminel, & que vous n'avez voulu que vous jouër, & badiner sur mes manieres. Mais je vous repliqueray, Monsieur, que vous avez mal choisi vôtre champ de bataille. La conscience n'est pas une matiere de badinage. C'est un endroit sacré que le Seigneur s'est réservé. Il ne faut jamais y toucher, non pas même en raillant. Il faut toujours respecter dans les personnes cet endroit saint, & c'est blesser sérieusement sa propre conscience que de vouloir tourner celle d'autrui en derision.

On ne s'étonne pas qu'un homme résolu à me perdre par tous les endroits, apres m'avoir pris par ma con-

science, s'avise encore de me prendre par mon Latin, & par mon style. C'est ce que vous faites, Monsieur, car vous remarquez que mon style a changé du tout au tout, que ma Lettre Latine dont vous faites la critique, est-ce que jamais j'ay fait de mieux; & que j'en suis jusques aux delicateffes de l'expression. D'où vous inferez fort judicieusement qu'il faut que mon commerce assidû non seulement avec les R. P. Jesuites, mais encore avec ce qu'il y a parmi eux de plus poli, m'ait été d'un grand secours pour la reforme de mon ancienne Latinité. Il est vray, Monsieur, que j'ay depuis long-temps un commerce ordinaire dans l'illustre maison dont il s'agit; l'honneur que j'ay de la servir m'y engage. Il est vray aussi que ceux avec qui j'ay une liaison particuliere, ne sont pas asseurement ce qu'il y a de moins poli, & de

moins digne dans cette Communauté, j'en conviens avec vous, & le public en convient avec nous deux. J'advouë de plus qu'on ne peut gueres approcher ces Peres sans y gagner quelque chose. On respire parmi eux un certain air d'erudition, & de pieté, qui edifie, & qui instruit en même-temps. C'est une chose connue de tout ce qu'il y a de gens qui les connoissent assés à fonds. Mais ce que je n'advouë pas, & ce qui n'est pas vray aussi, c'est ce que vous voulez insinuër; sçavoir qu'ils m'ont prêté leur plume. Vous-vous trompez Monsieur, ny ce Latin que vous avez vû, ny ce François que vous lisez, n'est point à eux; l'un & l'autre est tout à moy; vous me faites trop d'honneur, & vous ne leur en faites pas assés. D'ailleurs ce ne sont pas des gens à être mis à de pareilles pratiques. Ils ont autre chose à faire qu'à



s'amuser à nos traductions, ou à nos apologies. Ce sont les écritures, les Saints Peres, les Conciles, les bonnes œuvres, les grandes matieres, & les grandes fonctions de la Religion qui les occupent selon l'esprit de leur profession. Mais apres-tout, se peut-il faire que mon Latin de jadis vous ait parû si mauvais ? Prenez garde, Monsieur, que ce ne soit pas sa faute. Car vous êtes le premier, du moins que je sçache, qui y ait trouvé quelque défaut. Quoy qu'il en soit, on apprend à faire en faisant. J'ay souvent composé en Latin, & je compose encore souvent en cette Langue ; pourquoy donc ne voulez-vous pas que je profite de plus en plus ? Mais tranchons net la question. Le terrain de nôtre parnasse nous est ouvert ; rentrons-y, Monsieur, vous & moy ; redevenons enfans pour une heure ; enfermons-nous selon la



coûtume ; faisons chacun de nôtre mieux , & laissons la palme de la belle Latinité à celui des deux champions en faveur de qui le Juge ordinaire prononcera. Voila , Monsieur , de la figure , & du jeu ; il faut vous en donner , puisque vous l'aimez.

Vous avez publié , Monsieur , dans vôtre Lettre imprimée sous le nom de Julien , page première , que vous ne direz rien des qualitez de mon esprit ; parce que je me suis peint moy-même , dites-vous , dans mes Ouvrages , dont vous parlez dans cette même Lettre avec le dernier mépris. Je vous avouë que je serois fort sensible au peu de cas que vous faites de mes Livres , s'ils n'avoient pas été bien reçûs chez tous les Sçavants de l'Europe , & même approuvez en France , en Espagne , en Angleterre , en Allemagne , & en Italie de Medecins fort distinguez par leur  
merite

merite singulier , & par leurs emplois , comme vous l'allez voir par les Lettres suivantes. Je ne parleray pas des Approbations qu'ils ont eues en Hollande , parce que les Journaux des Sçavants de ce Pais-là font assez voir le grand cas qu'on en a fait.

COPIE D'UNE LETTRE

que Monsieur Fagon Conseiller du Roy en tous ses Conseils , & son premier Medecin me fit l'honneur de m'écrire au mois de Janvier l'année 1685,

**M**ONSIEUR,

*Je n'aurois pas été quatre mois sans*

**G**

vous remercier du Livre que j'ay reçu  
 de votre part par les mains de Monsieur  
 le Marquis de Vardes, si je n'avois  
 entrepris de le lire avant que de vous  
 en parler, & je crois que vous ne  
 trouverez pas que j'aye employé trop  
 de temps à admirer un Ouvrage qui  
 vous a coûté dix ans de travail à  
 mettre au jour. Cependant l'empresse-  
 ment que j'avois de vous congratuler  
 de la grandeur de votre entreprise, &  
 de l'utilité de son execution m'en auroit  
 fait achever la lecture avec plus de  
 diligence, si les continuelles distractions,  
 que me donnent mes occupations, n'a-  
 voient tres-souvent interrompu le plai-  
 sir extreme que j'y trouvois. J'avois  
 jusques à present, Monsieur, regardé  
 l'ouvrage accompli que vous nous don-  
 nez sur le plus difficile, le plus impor-  
 tant, & le plus negligé sujet de la  
 Medecine, comme une chose que l'on

pouvoit desirer, & que l'on n'osoit  
 esperer; mais vous nous faites voir  
 qu'il n'y a rien de si difficile dans  
 l'Anatomie, que nous ne puissions at-  
 tendre d'un genie aussi extraordinaire  
 que le vôtre. Le peu d'esperance que  
 j'avois de jouir jamais d'une découverte  
 dont je me formois une idée si difficile,  
 en la souhaitant avec une grande pas-  
 sion, vous marque assez, sans que je  
 vous le dise, l'état que je fais de votre  
 present, & vous ne pouvez pas douter  
 qu'en vous connoissant par un si bel  
 endroit, je ne sois avec autant d'estime  
 pour votre merite, que de reconnois-  
 sance pour la distinction dont vous  
 m'honorez.

MONSIEUR,

Votre très-humble, &

A Versailles ce très-obeïssant servi-  
 17. Janv. 1685. teur. FAGON.

Cij



**EPISTOLA A CLARISSIMO**  
*Dom. Luca Maestre Negrete*  
*Regis Hispaniae proto-Medico*  
*ad Raymund. Vieussens scripta.*

**N**EVROGRAPHIAM tuam ad  
 me allatam primùm curiosè, mox  
 autem attentè & jucundè, semel at-  
 que iterum perlegi, simulque novitatem,  
 doctrinae claritatem, atque iconum ele-  
 gantiam non potui non mirari : tum  
 verò mei commemoratione, & subse-  
 cuto opere ( in quo de proximis, &  
 remotis mixti principiis acutè differis )  
 munere mihi gratissimo me afficere dig-  
 natus fuisti ; pro quo singulari benefi-  
 cio perpetuas tibi gratias ago. Cum  
 autem tua benignitati hunc honorem  
 in me conferre non displicuerit, creda

fore ut eidem humanitati sim debiturus  
perutilem, ut spero, tractationem, quam  
publico promittis, & prædictis succeda-  
nea existet, de observationibus Ana-  
tomico-practicis, quam avidissimè ex-  
pecto, ac interim Deum exoro ut salu-  
tem tuam ad propriam, & communem  
utilitatem prosperet, atque custodiat.  
Vale.

Matriti die secunda  
Decembris anni 1688.

Tuus.

LUCA MAESTRE NEGRETE.

Cij

## EPISTOLA A CLARISSIMO

Domino Ricardo Louver M.  
D. & Colleg. Medic. Londin.  
socio ad Raymund. Vieussens  
scripta.

**N**EVROGRAPHIAM tuam uni-  
versalem, Vir Clarissime, jam-  
dudum à te mihi transmissam lubenti  
admodum, gratoque, ut par est, animo  
accepi: opus argumenti dignitate, &  
momento illustre; illustrius ingenio, &  
solertia tua. Nam licet assiduis agro-  
rum curationibus ita plerumque disti-  
near, ut, quod maximè vellem, non-  
dum potuerim aut librum ipsum satis  
attentè perlegere, aut curiosius explo-  
rare tot figurarum fidem, eam tamen  
rerum varietatem, adeoque immensam



facile conspicio, ut mirari subeat post  
 uberrimam aliorum messem tibi ex eo-  
 dem agro tam lateas segetes succrescere.  
 Quis enim non putaret à majoribus  
 olim nostris, ac novissimè ab accurata  
 Villisij diligentia materiam hanc  
 fuisse ita exhaustam, ut exinde cate-  
 rorum studiis planè resisteret, nihil  
 quicquam ultrà cujuscumque indagationi  
 relinqueretur. At tu nec veterum gra-  
 vissima autoritate, nec feliciori recen-  
 tiorum experienciâ à scribendo deterri-  
 tus majorum vestigia ita persequeris,  
 ut generoso impetu progrediaris ultrà,  
 & dum eandem cum Villisio orbitam  
 teras, intra eosdem terminos non sub-  
 sistas. Nervorum ille altissimas radi-  
 ces aperuit; Tu extimos eorum fines  
 perlustrasti: Truncos illa, plexusque,  
 & propagines per viscera variè dis-  
 persas delineavit; Tu eorundem ramos,  
 & capillares etiam fibras per artus, &



eundem undique diffusas investigasti.  
 Ille omnem antiquioris seculi indus-  
 triam, & nostri fidem superaverat;  
 Tu inventa Viri Clarissimi, & testi-  
 monio confirmasti, & novis usque eò  
 auxisti incrementis, ut neurotomia  
 tandem tua cunctis manus extrema  
 accesserit. Maeste igitur ingenio, &  
 virtute, qui, si quis alius hac etate,  
 fama, & Appollini litasti. Perge  
 porro, ut facis, prodesse posteris, &  
 reipublice literariae. Denique pergas,  
 & me amare, quem non minus socie-  
 tate studiorum, quàm dono longè gra-  
 tissimò obstrictum tenes.

Londini 12. Octobris  
 anni 1686.

RICARDUM LOUVER.

**EPISTOLA A CLARISSIMO**  
*Domino Theophilo Eriphoni*  
*Universitatis Medic. Senensis*  
*Professore ad Raymundum*  
*Vieußens scripta.*

**N**ON multis abhinc diebus detulit  
in hanc Urbem amica sors erū-  
ditos labores tuos, quibus Medicam  
Provinciam illustras, Vir Sapiētis-  
sime, quandoquidem exactā satis in-  
dustriā planē novis iconibus graphicē  
delineasti sistematis nervei propagines  
& surculos, & elementa corporis hu-  
mani juxta novatorum mentem robust-  
tis rationibus astruis, nec non intesti-  
nos fermentationis motus eruditē des-  
cribis. Ita ut ingenij tui aciem mirari  
non desinam dum doctas lucubrationes

tuas evolvere. Utinam citius publicam  
 lucis usuram concessisses eruditis dis-  
 ceptionibus tuis; siquidem te praeunte  
 securius profecto pressissent vestigia,  
 qui in palaestra Medica huc usque desu-  
 daverunt. Diu vivas, Vir Sapien-  
 tissime, ut reipublica Medica cumules  
 luxus eruditos. Interim obsequium  
 meum ne dedigneris, humilis rogo,  
 qui sum.

Dominationis tuae  
 Excellentissimae

Servus obsequentissimus

THEOPHILUS ERIPHONI

Senis 22. Medicinae Professor  
 Martij & Lector.  
 anni 1690.

Que direz-vous, Monsieur, apres

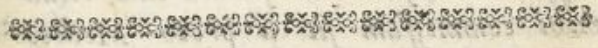
les marques d'estime que Messieurs de Fagon, de Luca Maestre, de Louver, & d'Eriphoni ont eu la bonté de me donner; & apres ce qu'ils ont dit à la louange de mes Ouvrages? voudrez-vous bien soutenir ce que vous avez avancé contre moy, quoyque prouvé incontestablement faux par le témoignage de ces grands hommes? voudrez-vous continuer de me faire passer pour un fourbe, & pour un idiot? & dire que ces Mrs. n'ont pas le bon goût, & qu'ils ne connoissent ny ce que je suis, ny ce que mes Livres valent? voudrez-vous dire que la connoissance de mes mœurs, & de ma capacité n'est reservée qu'à vous seul, & qu'il n'appartient qu'à vous d'en juger? je sçay que je ne mérite pas toutes les louanges que les Sçavants que je viens de nommer, & tant d'autres m'ont données; mais pourtant je ne laisse



pas d'esperer que le public me fera justice.

Vous venez de voir, Monsieur, le jugement que Messieurs de Fagon, de Luca Maestre, de Louver, & d'Eriphoni ont porté de ma Nevrologie, & de mes principes : vous verrez dans la suite ce que m'en ont écrit Messieurs les Illustres Professeurs de la celebre Université de Medecine de Leipfic en Allemagne dans la Lettre scavante que je viens de recevoir de leur part. Voicy cependant ce qu'à pensé, & dit de moy le R. P. Joseph de la Compagnie de Jesus Docteur tres éclairé de l'Université de Salerne dans la Lettre suivante, qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, & de joindre à une autre toute remplie de marques de la grande connoissance qu'il a des matieres de Physique & de Medecine, par laquelle il répond, apres en avoir été chargé par Mr. le premier

Medecin de la Cour d'Espagne, à ma Lettre Latine que vous avez voulu critiquer. Vous verrez cette seconde Lettre de ce Venerable Religieux avec ma réponse aux difficultez qui m'y sont proposées dans l'Ouvrage que je mettray sous la Presse bien-tôt apres avoir publié mes Dissertations.



EPISTOLA A PETRO A JOSEPH  
Societatis à Jesu Doctore Saler-  
nitano admodum Venerando, nec  
non Doctissimo ad Raymund.  
Vieussens scripta.

Visis tuis literis, amplissime, sapientissime, longè  
lateque celeberrime Vir, Non potui statim non  
occinere.

Legi, & perlegi, decus immortale tuorum.

Et admiratione plenus simul & narrare :

Mira doces, quaecumque doces simul efficis; inde

Efficiendo doces; inde docendo facis.

**E**STO verum sit, Domine Sapientissime, me Pygmaeum esse ad tam excelsam Doctrinam Epistola in tua ad Hispaniarum Regis Medicos contentam. Attamen ut melius possim derivatas ex fonte tua sapientiae chrysellinas aquas bibere, decrevi pedibus tuis hoc meum examen subicere, non ut judicem, sed ut discam; cum illud mihi commissum sit à proto-Medico hujus aulae. Agnoscas ergo me ut tuum discipulum, & servum humillimum in id, quod voluntati tuae magis consonum fuerit. Vale sapientissime vir medicinae decus.

Datis Matriti  
die sexta mensis

Novembris  
anni 1698.

PETRUS A JOSEPH

Societatis à Jesu

Doct. Salernitanus.

Voilà, Monsieur, comme vient de

parler de moy une Personne toute consacrée à Dieu. Passons maintenant au crime de plagiaire , & examinons un peu si c'est de droit, ou d'autorité que vous prétendés me l'imposer.

C'est pour vous faire honneur, Monsieur, que je vous fais marcher à la tête de ces Sçavans, à qui vous voulez que je sois redevable de tant de choses. Vous m'accusez de vous devoir la maniere de tirer l'acide du sang avec du bol, & la preuve que vous en alleguez. C'est, dites-vous, que Mr. Deidier Professeur en Chymie mon gendre l'ayant apprise de vous me la suggerée. Mr. Deidier est homme d'honneur ; & s'il est mon gendre, il est aussi vôtre néveu. Cependant voicy comme il parle dans une declaration Latine signée de sa main.

*Nos Antonius Deidier Regis Consiliarius & Medicus, nec non in alma*



Medicorum Monspeliensium Academia  
 Chymia Professor Regius testatur  
 falsum esse id quod scripsit R. D. Chirac  
 ejusdem Academia Professor Regius in  
 tractatu suo de motu cordis recens typis  
 edito ; nimirum rationem extrahendi  
 spiritum acidum ex sanguine à me ac-  
 ceptam esse ab ipso D. Chirac, & postea ab  
 eodem me communicatam D. Raymundo  
 Vieussens Doctori Medico Monspeli-  
 ensi, socero meo colendissimo. Neque  
 verò potuit D. Chirac ita scribere in  
 suo libro ; quippe narranti mihi vehe-  
 menter elaborare D. Vieussens in extra-  
 hendo spiritu acido ex sale fixo san-  
 guinis mixto cum bolo ita responderit  
 in edibus suis, Oleum, & operam  
 perdit D. Vieussens ; optatum laboris  
 sui successum nunquam obtinebit. In  
 quarum rerum fidem has literas veri-  
 tatis testes optimo socero meo, mihi que  
 plurimum colendo D. Vieussens volens,

*ac libens conceſſi, & ſigillo meo munivi, ut ipſi hic & alibi, quantum neceſſum fuerit, inſerviant. Monſpelij die prima menſis Auguſti anni 1698.*

DEIDIER.

Pour ce qui eſt de Mr. Sidobre, j'advouë auſſi non ſeulement avec raiſon, mais encore avec joye que c'eſt un homme plein de droiture, & de merite : mais il me permettra bien de dire icy, malgré moy, que lors qu'il n'a pas parlé comme Mr. Deidier ſur ce ſujet, il ne s'eſt pas ſouvenu qu'il me parla comme luy le ſeizième Avril dernier à l'entrée de la maiſon de Mr. Montade Mre. Chirurgien Juré de cette Ville en préſence d'un homme pour qui le public a de la veneration ; j'en ay trop en particulier, ſoit pour luy demander en cette occaſion qu'il ſe laiſſe nommer, ſoit pour le nommer ſans ſa permiſſion. D'ailleurs vous avez dit

D

non seulement avant les années 1691. & 1692. mais encore depuis environ deux ans à vos écoliers, & vous avez même enseigné publiquement dans vôtre dernier cours de Physiologie, aussi-bien que dans le premier, que l'extraction de l'acide du sang est impossible. En voicy la preuve convainquante dans une feuille originale écrite de vôtre propre main dans un cahier dicté de vôtre propre bouche.

*Quæres (dites-vous) unde sal fixum istiusmodi sanguinis, quod ad salso- rum naturam accedat. Namque si ve- rum est, quod Chymici recentiores sta- tuunt, sal omne salsum ex conjugio salis acidi cum alkalino strictè inter se connexis emergere, certè non vide- tur quomodò sal ejus indolis in san- guine gigni possit, cum vel ex millenis sanguinis mensuris ne guttula quidem liquoris acetosi per distillationem prolici queat.*

Respondeo (dites-vous) præter suture  
arinum, cujus singulis diebus ali-  
quantam partem in condimentum cibo-  
rum usurpamus, cujus forte aliquid  
in sanguine invictum & indissolubile  
remanet, non deficere principia in san-  
guine, ex quibus sal salsum abundè  
satis oriri possit. Etenim primò ex  
analysi superius adducta patet in san-  
guine salis volatilis multum contineri.  
Secundò nihil est quòd dubitemus item  
in sanguine acidas multas particulas  
fluitare, licet ex eo nulla arte prolici  
possint, &c.

Un témoignage si authentique pré-  
vaut sans doute à ce que vous pouvez  
trouver de favorable dans les certifi-  
cats de quelques Medecins fort hon-  
nêtes-gens à la verité, mais par là  
même peut-être un peu complaisants,  
dont un a été vôtre écolier, & trois  
vos pensionnaires. J'advouë que dans

Dij



la suite le bol peut vous être venu dans l'esprit comme un instrument propre à tirer l'acide dont il s'agit ; mais à qui la même chose ne peut-elle pas venir dans la pensée ? Le bol n'est-il pas le moyen vulgaire & trivial, dont on se sert en Chymie pour de pareilles extractions ? ne le reconnoissez vous pas vous-même , quand vous dites dans votre Traitté du mouvement du cœur imprimé depuis peu page 151. *Elapsis vero annis, cum inter privata colloquia saepius institueretur sermo de sanguinis acido, rogantibus sententiam meamrespondi posse illud extrahi è salso fixo sanguinis via vulgari, distillando nimirum ex retorta cum bolo admixto, qui modus est familiaris Chymicis ad educendos fluores acidos ex salsis, &c.*

Pourquoy ne voulez-vous pas que j'aye aussi eû cette pensée independemment de vous : seroit-ce un effet de

droiture, & d'équité au dessus de vos forces de l'advouër ? je ne le crois pas; puisque en tout cas je puis avoir pensé ainsi de mon propre fonds sans prejudice de la pretention que vous avez de me faire passer pour un esprit sans invention. Pour moy, je ne vous ay jamais disputé une pensée si mediocre; mais je soutiens que je l'ay eüe aussi-bien que vous, & que je ne vous la dois nullement. Mais voicy qui doit achever de calmer vôtre courroux, & vous faire repentir de tous ces violents éclats avec lesquels vous avez réclamé vôtre pensée. C'est que cette pensée est fausse; vous l'avez prise pour un diamant de grand prix, & ce n'est qu'une happelourde, où pour parler plus simplement une beuveüe toute pure. Le bol a luy-même beaucoup d'acide, & en communique beaucoup au sang dans l'operation; je l'ay moy-même

D iij

54  
verifié, & publié dans cette Ville :  
c'est donc un tres inepte moyen à ex-  
traire l'acide du sang, quand on l'em-  
ploie tel qu'il est naturellement. Si  
vous en avez autrement pensé, vous  
avez tres-mal pensé ; & en cela je n'ay  
gueres mieux pensé que vous : je dis  
gueres mieux. Car il y a icy de vous  
à moy la difference que je vais dire.  
Vous avez toujours regardé le bol  
comme un moyen excellent pour l'ex-  
traction de l'acide des sels salés, &  
vous-vous en êtes applaudi. Témoin  
tout ce bruyant attirail de reclamation  
dont vous avez crû faire retentir toute  
la France, quand vous avez voulu vous  
allarmer du chymerique larcin de votre  
trouvaille : ce mot est du bas style, je  
le sçay, mais il est expressif ; passez-le  
moy, Monsieur, je vous prie, de bonne  
grace.

Il s'en faut bien que je me sois ainsi

prevenû sur l'utilité du bol pour tirer  
 l'acide des sels salés ; je ne l'ay jamais  
 considéré que comme un moyen dou-  
 reux par rapport à cette fin. Votre au-  
 torité ne m'a pas prevenu en faveur de  
 cette terre. Mon amour propre ne m'a  
 point aussi aveuglé ; elle m'a toujours  
 laissé une juste défiance ; & mon ope-  
 ration ne fût jamais qu'un simple essai,  
 dont je n'attendois pas même un grand  
 succès. Voila ma véritable disposition  
 à cet égard : la vôtre, Monsieur, a été  
 bien différente, comme je viens de le  
 montrer. Ainsi je me suis bien moins  
 trompé, ou pour mieux dire point du  
 tout ; & à parler juste, vous êtes le  
 seul trompé, & si vous me permettiez  
 de pousser la chose un peu plus loin,  
 j'ajouterois que c'est moy qui vous ay  
 tiré d'erreur. Si j'ay été assez malheu-  
 reux pour avoir cette pensée ; j'en ay  
 toujours découvert l'insuffisance. Il



vaut encore mieux ne trouver rien que de croire trouver quelque chose sans trouver rien.

Vous ne manquerez pas de m'opposer que c'est Mr. Delafont Professeur en Medecine de l'Université d'Avignon tres-connû par les traités excellents de la Peste & de l'hydropisie tympanite, qu'il a mis au jour, qui a soupçonné le bol. Il l'a soupçonné; cela est vray. Et c'est pour cela qu'après avoir tiré un esprit acide de cette terre, je luy marquay par la lettre que je luy écrivis le cinquième du mois d'Octobre dernier que son soupçon m'avoit tout-à-fait déterminé à en faire l'analyse. Il a jugé à la verité mieux que vous en ne jugeant que comme moy. Ne vous récriés pas, Monsieur, souffrez la verité, & ne vous en offensez pas. Monsieur Delafont & moy avons concourû à l'insçû l'un de l'autre à

espérer quelque chose du bol quand à l'effet en question ; mais nous n'avons eu garde d'y compter trop. C'est vous seul qui en avez trop presumé. Témoin encore une fois l'étrange chagrin avec lequel vous-vous êtes pris à vendiquer votre invention. Il falloit bien que vous en eussiez une estime tres-singuliere, & que vous la regardassiez dans votre esprit, & dans vos écrits comme un thresor ; puis qu'on ne pouvoit vous l'arracher qu'en vous faisant jeter des cris pitoyables, & éclatter avec un terrible fracas. Votre jalousie en ce point est allée jusques à une espee de fureur selon la menace que vous faisiez autrefois à l'illustre Mr. de Regis mon bon ami dans la page cinquième de votre Lettre de la structure des cheveux, comme il a été rapporté cy-devant.

Tout cela ne prouve-t'il pas évidem-

ment que vous n'aviez point de scrupule dans votre esprit sur l'effet du bol, & que vous-vous étiez sans doute flatté de produire un jour au public votre découverte dans quelque grande occasion. C'est pourquoy vous avez eû tant de dépit de vous voir prevenû là dessus. C'est à vous, Monsieur, de vous consoler du mauvais succès du bol, comme vous pourrez. Pour moy, je m'en console fort aisément. Et cela d'autant plus que je l'employe d'une maniere qui n'est deuë qu'à moy seul: vous pourrez vous en instruire dans la premiere de mes deux Dissertations, qui sont sous la Presse. Ce n'est là, me direz-vous qu'un dépouillement du bol. Je veux, Monsieur, que ce ne soit que cela; mais c'est toujours une chose qui ne vous appartient pas. Car votre belle invention ne fût jamais que le bol tel que la Chymie le met en

œuvre, je veux dire dans son état naturel, comme il a été marqué cy-devant. C'est ainsi que vous l'avez pris, quand vous l'avez indiqué comme propre à tirer l'acide des sels salés : & vous n'avez jamais pensé à le dépouiller pour le rendre propre à cet usage qu'après les analyses que j'en ay faites. Mais de plus quel est, je vous prie, ce dépouillement (s'il m'êt permis de parler ainsi) dont le bol a besoin par rapport à l'effet dont il s'agit : vous est-il actuellement connu. Je n'en sçay rien ; ce qui est seur ; c'est que vous êtes dans le silence, & que j'ay déjà parlé sur ce point là dans ma première Dissertation. Dites toujours, Monsieur, que je vous ay volé cette maniere ; il se trouvera peut-être quelqu'un à qui vous pourrez le faire accroire. En voila, Monsieur, plus qu'il n'en faut pour vous faire avouer votre



tort sur l'imputation du vol pretendu, qui vous a mis en si mauvaise humeur contre moy. Si vous nous faites justice à vous & à moy, j'en auray de la joye pour l'amour de l'un & de l'autre ; & si vous nous la refusez ; peu m'importe.

Votre seconde accusation, Monsieur, est une pure chymere. Vous-vous êtes avisé de me reprocher dans la Lettre de Julien que je vous avois dérobé la découverte de la veritable structure de la dure mere, & des arteres qui s'ouvrent dans son sinus longitudinal ; Ignorez-vous donc que dans le temps que vous ne faisiez presque que commencer d'étudier en Medecine ; je veux dire le septième du mois de Février de l'année 1681. je fis à vos propres yeux, & en presence de Messieurs Barbeyrac, Pau, Regis, UVitham, & Rouve une experience rapportée dans

le deuxième Chapitre de ma Nevrologie , par laquelle je démontray l'insertion de certaines arteres dans l'un & l'autre côté du sinus, dont je viens de parler, & leur degorgement dans la cavité du même sinus ? Comment voulez-vous qu'on me croye assez effronté pour avoir osé vous citer comme témoin seulement de la demonstration d'une découverte, dont vous auriez été l'auteur ? Naurois-je pas eu un juste sujet de craindre que vous ne vous recriassiez contre moy, & que vous ne me fissiez tomber en confusion, en presence des Illustres Témoins de mon experience, par le reproche que vous auriez pû me faire de vous avoir dérobé votre invention ? Cependant si dans cette occasion vous parlâtes ; ce ne fût que pour applaudir à ma découverte. J'ajoute icy que ma Nevrologie fut imprimée en l'année 1684. &

que ce fût quatre ans après son impression que vous écrivîtes à Mr. de Regis la Lettre dans laquelle vous luy disiez que si quelqu'un venoit à vous dérober votre méchante petite découverte, il éprouveroit peut-être qu'il n'est de ressentiment pire que celui d'un inventeur non imprimé, comme je l'ay marqué cy-devant. D'où vient, je vous prie, qu'alors plein de rage & de fureur contre moy au sujet d'un prétendu vol fait à M. de Regis, vous passâtes sous silence le vol dont vous m'accusez aujourd'huy, & que vous avez pris dix ans entiers pour me le reprocher.

Rentrez quelquefois en vous-même, Monsieur, & souvenez-vous qu'après avoir passé les années 1688. & 1689. sans avoir aucun commerce avec moy, & avant notre reconciliation vous hazardates de me venir prier sur les dix heures du soir d'aller voir avec vous

Mademoiselle votre fille aînée tres dangereusement malade depuis dix jours de la petite verole. Si vous veniez à me nier ce fait ; j'appellerois à témoin Mademoiselle votre femme, & Mr. Rey votre Apoticaire. Apres avoir visité votre chere malade avec beaucoup d'assiduité jusques à ce que je la vis hors de tout danger, je l'abandonnay entierement à votre conduire, & peu de temps apres vous me fites l'honneur de me venir remercier de tous les soins que j'avois pris pour vous la conserver. Ce fût pour lors que vous me fites vos excuses de vive voix dans ma maison sur les mauvais traitements que vous m'aviez fait dans votre lettre de la structure des cheveux. Ce fût aussi pour lors que vous me priâtes de vous donner part dans mon amitié, à condition que vous vous dédiriez par un écrit imprimé de tout ce que vous



aviez publié d'outrageant contre moy  
dans cette Lettre, si je voulois bien  
oublier l'injure que vous m'aviez faite,  
& me reconcilier sincerement avec  
vous. Je vous répondis, comme vous  
le sçavez, que je vous pardonnois com-  
me je voulois être pardonné moy-mê-  
me du bon Dieu, & que je vous ac-  
cordois volontiers mon amitié, à con-  
dition que vous ne vous déditiés pas  
de ce que vous aviez écrit contre  
moy; parce que je craignois que ce  
desaveu public ne portât un prejudice  
considerable à vôtre reputation alors  
naissante. Avez-vous pû oublier que  
feu Mr. Rey Me. Apoticaire, & Mr.  
Deidier Me. Chirurgien vôtre beau-  
frere, hommes d'honneur & de probité,  
prierent de vôtre part au mois d'Avril  
de l'année 1688. le Frere Anselme Ca-  
pucin tres-digne Religieux de me por-  
ter à une reconciliation avec vous, &  
qu'ils

qu'ils luy promirent de mettre entre  
 ses mains une somme fort considera-  
 ble d'argent, que vous leur donneriez  
 pour en disposer en faveur des pauvres,  
 si d'abord apres que je me serois re-  
 concilié avec vous, vous manquiez à  
 vous retracter par un écrit imprimé de  
 tout ce que vous aviez vomì, & im-  
 primé alors d'injurieux contre moy.  
 Ne vous souvenez - vous pas que quel-  
 ques jours apres que le Frere Anselme  
 eût commencé de me disposer, autant  
 qu'il le pût, à une reconciliation, Mr.  
 Deidier me parla luy-même à l'entrée  
 de la maison de Monsieur le President  
 Darenès, & m'assura de vôtre part  
 qu'il mettroit quatre-vingts louis d'or  
 entre mes mains pour les distribuer  
 aux Pauvres de l'Hôpital general, si  
 incontinent apres m'être reconcilié  
 avec vous, vous ne me donniez toute  
 la satisfaction que j'avois lieu de pre-

E

rendre. Cependant je me reconciliai avec vous dans la suite de la maniere que je l'ay marqué cy-dessus, sans qu'il vous en ait coûté un seul coup de plume, & sans que les pauvres ayent eu un sol de votre or, n'y de votre argent. Je vous pardonnay même tres asseurement les outrages que vous m'aviez faits avec tant de sincerité, que depuis ce temps-là je n'ay laissé passer aucune des occasions, qui se sont présentées à vous faire plaisir.

Et vous, Monsieur, comment en avez-vous usé? je vais l'apprendre au public. Depuis votre Lettre des cheveux vous avez composé & imprimé quatre differents écrits contre moy. C'est donc jusques à cinq fois que vous vous êtes fait auteur en veüe de me perdre. Faites - vous justice, je vous prie? N'y a-t'il pas en tout cela de la violence? Quel moyen d'excuser d'em-

portement & de passion des manieres  
 si outrées ? En verité quand on frappe  
 si rudement, & qu'on revient si sou-  
 vent à la charge, on fait bien voir  
 qu'on n'est pas en état de se contenter  
 d'une juste satisfaction ; mais qu'on  
 veut de plus, & qu'on veut de tout son  
 cœur ruiner de reputation son adver-  
 saire. Ne craignez-vous pas de vous  
 faire regarder comme un homme né,  
 non pour soulager les vivants, comme  
 votre Profession le demande, mais plû-  
 tôt pour les tourmenter, & qu'on ne  
 vous applique ce passage *ad un parvum de la glose*  
*ideo vivit malus, ut per eum exer-*  
*ceatur bonus* ? Ouy Monsieur, vous  
 avez noirci jusques à cinq fois du pa-  
 pier pour me denigrer. Mais comment  
 l'avez vous fait ? le voicy. Tandis qu'en  
 vertu d'une reconciliation tres sincere  
 de ma part nous vivons en société, &  
 en commerce, sur-tout depuis le mariage  
 Eij



que vous avez fait de Mr. Deidier vôtre néveu avec ma fille aînée, vous éclatez tout de nouveau, vous revenez à la charge, & vous m'opposez encore une fois Mr. de Regis en me traittant de plagiaire d'habitude. Remarquez donc bien les choses que je vais dire sur ce sujet. Premièrement ce grand Philosophe a donné des éloges à moy & à mon Livre des Principes; il en a fait le précis, & l'a inferé dans le vingtième Journal des Sçavants du Lundy cinquième Avril de l'année 1688. Secondement étant instruit de vôtre mauvais procedé à mon égard sur ce point là, il s'est crû obligé de me rendre justice, & m'a donné pour cet effet la Declaration que voicy.

*Je soussigné declare que Mr. Vieussens Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier m'a cité dans son Livre des Principes, qu'il m'a fait en cela*

toute la justice qui m'étoit deüe, & qu'à mon tour je l'ay cité dans mon système de Philosophie, & luy ay rendu aussi toute la justice qui luy étoit deüe; & partant personne n'a jamais eu lieu de le traiter de plagiaire par rapport à moy. Fait à Paris ce 25. Aoust 1698.

REGIS.

C'est ainsi que parle de moy celuy là même entre lequel & moy vous avez voulu semer la discorde. Mais sçavez vous ce qu'on dit de vous, & de vôtre invention de la structure des cheveux? Il ne faut pas vous laisser ignorer ce qui pourra servir à moderer vôtre envie & à me mettre à couvert de vos persecutions continuelles. C'est un Professeur de nôtre Université homme de reputation & d'esprit qui parle. Voicy comme il écrit à Mr. Soraci tres sçavant Medecin, qu'il appelle son fils, parce qu'il luy donna le bonnet de

E iij

Docteur en Medecine, il y a treize ou quatorze ans.

*Ab studiosis meis nuper tantum accepi, fili mi charissime, te ab academia nostrae discessu lutetiae per tres annos commoratum, ubi viros in arte nostra clarissimos urbanitate tua singulari, atque doctrinâ tibi familiares admodum, & amicos fecisti; è qua tandem profectus novam patriam petisti, Massiliam intelligo, Civitatem aliâs artibus, atque scientiis multò magis quàm portus antiquitate commendatam. Noli igitur, fili mi charissime, ingrâtam patriam ampliùs recordari: novam dilige cum illa, si summâ prosequatur benevolentia, & de tuo maximè latetur adventu. Ubi bene, ibi patria. Homines hominum causâ procreati sunt; quapropter eximias illas dotes, quas summus rerum opifex ad humani generis salutem, & Academiarum*

nostra celebritatem abundè tibi largitus est, ad novæ patriæ salubritatem, & familia gloriâ adhibe; ejus enim civium conservationi incumbere nequis, quin rebus nostris, & domesticis consulas. Noli tamen aliorum saluti ita prospicere, ut tuam nobis maximè charam prorsus negligas. Quantum patriæ, regioque tua viris ingeniosissimis, atque doctissimis referta sit neminem latet. Verùm enim verò quantos in medicina progressus Academia nostra promittat Soracii studium & ingenium; id solum viris in arte peritis cognitum & reservatum. Germana, & abstrusa illa pilorum natura, quam tu solus perspicaci tua mentis acie, & cultro anatomico post tot insignes medicos, & Anatomicos nobis detexisti, singulares ingenij tui vires in indagandis naturæ arcanis, & novis inveniendis satis superque declarat. Illam pilorum his-



toriam intelligo, quam Monspelijs pri-  
vatis in colloquijs, & in publicis tuis  
prelectionibus coram studiosis omnibus,  
& clarissimis Academiae nostrae Profes-  
soribus multoties explanasti. Doleo  
tamen dum hæc scribo, fili mi charis-  
sime, quod plagiarius inventionis glo-  
riam tibi soli debitam arrogare sibi  
cogulerit nesciens procul dubio me nova  
tua de pilis inventa mihi perinde ac  
illi communicata in scriptis meis phy-  
siologicis jamdudum posuisse; nesciens  
adhuc te Monspelium ad plagiarium  
pœnâ luendum iterum atque iterum re-

**D. Chirac** versurum; sed doleo magis quod pla-  
giarius \* Academiae nostrae sit Professor.  
Verum dolerem adhuc maximè, nisi  
tecum universa Gallia ab studiosis no-  
stris didicisset illum insolitâ, turpique  
**Dote ux-  
oris sine  
prævia  
disputa-  
tione.** viâ, \* nobis etiam reluctantibus in  
Academiam nostram intrusum esse. Ea  
de causa noli, fili mi charissime, à tuo

proposito desistere. Sciunt studiosi, sciunt  
 Universitatis nostræ Magistri te pilo-  
 rum historia Epistolâ typis mandata  
 auctorem quidem non esse, sed inven-  
 torem. Gloriosius est dignitates prome-  
 reri, quàm ipsas sine merito possidere.  
 Sanam igitur, atque morbosam, quam  
 de pilis historiam confecisti typis excu-  
 dendam quamprimùm manda unâ cum  
 tua de rachytide sententia; non dubito  
 quin in ea plura perlegantur, quæ pla-  
 giarium penitus convictum omnium  
 oculis exponant; illius ingenium, &  
 cultrum Anatomicum plura fugerunt,  
 quæ tuam mentis aciem, & oculos op-  
 timo microscopio adjutos eludere non  
 potuerunt. Oro igitur te, atque obres-  
 tor, fili mi charissime, ut utrumque  
 tractatum sine mora typis excudendum  
 tradas, & si mihi liceat paterna au-  
 toritate uti, jubeo. Interim vale, &  
 parentem semper ama. Monspelij die

*vigesima quinta mensis Decembris  
anni 1688.*

CHASTELAIN.

Il ne faut pas vous assommer, Monsieur, tout d'un coup. La délicatesse de votre santé, marquée par les grands airs que vous-vous donnez d'aller toujours en chaise, me sollicite à vous épargner icy du moins quelque-une de vos peines d'esprit. Vous auriez sans doute beaucoup d'inquietude dans la recherche de la personne qui m'a fourni la preuve incontestable du vol, que vous avez fait de l'invention de la structure des cheveux. C'est donc pour vous épargner cette inquietude que je vais vous apprendre d'où cette preuve m'est venue : Mr. Chastelain votre collègue en est l'auteur, comme vous avez vû ; mais c'est Mr. Soraci tres-habile Docteur Aggrégé au Col-

lege de Medecine de Marseille, qui  
m'a fait le plaisir de me la fournir.  
Vous n'en douterez pas, si vous pre-  
nez la peine de lire la Lettre suivante,  
qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

**M**ONSIEUR,

*J'ay été quelques jours dehors ; à mon  
arrivée j'ay trouvé chez moy la Lettre  
qu'il vous a plu m'envoyer. Je suis  
bien fâché des mauvais traitemens  
que Mr. Chirac vous a faits. J'advoüe  
que j'étois bien informé du premier ;  
mais j'ignorois tout-à-fait le second.  
On est bien imprudent d'accuser les au-  
tres du crime de plagiaire, & sur tout  
les gens qui ne l'ont j'amaïs commis,  
quand on ne se sent pas net de ce côté-  
là. Le public verra bien tôt les preu-*



ces incontestables de la temérité de  
 votre injuste accusateur, que je n'ay  
 pû mettre au jour jusques icy par la  
 disposition de mes affaires, & sur tout  
 à cause des differens voyages que j'ay  
 été obligé de faire à Paris. J'ay mis  
 entre les mains d'un fort habile homme  
 mon traitté de la phthisie, & je l'ay  
 chargé de le mettre incessamment sous  
 la Presse. J'ay joint à ce Traitté ma  
 Dissertation des cheveux avec les pie-  
 ces justificatives du vol que Mr. Chi-  
 rac m'a fait de la découverte de leur  
 structure. Vous verrés parmi ces pie-  
 ces une belle Lettre de Mr. Chastelain  
 si recommandable par son bel esprit &  
 par son profond sçavoir : je vous en  
 envoie une copie; vous pouvez vous  
 en servir dans votre apologie, si vous  
 le jugez à propos, comme aussi de mon  
 nom; je vous en donne toute l'autori-  
 té, comme de toute autre chose qui de-

prend de moy. Je suis avec un parfait  
attachement,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres  
A Marseille obeïssant serviteur.  
le 20. Aoust 1698. SORACI.

Je suis tres fâché, Monsieur, de  
ce que vous m'avez mis dans la neces-  
sité d'exposer aux yeux du public des  
écrits, qui ne peuvent que vous être  
fort desagréables. Je ne doute pas  
même que vous ne senties tres vive-  
ment le chagrin que vous en avez; ne  
croyez pourtant pas que je m'en sois  
servi par aucun motif d'aigreur & de  
ressentiment? Car je fais volontiers le  
sacrifice de tout ce que vous avez pu  
m'ôter de reputation, où m'attirer d'in-  
famie. Je vous declare que je vous

pardonne pour la seconde fois d'aussi bon cœur que je veux être pardonné moy-même de Dieu, à qui seul est réservée la punition & la vengeance de toute injure. Mais il m'est toujours permis de me plaindre & de me défendre. Advoüés-le icy de bonne foy? Ne croyez-vous pas que c'est une grande satisfaction & une grande douceur dans la vie de se sentir homme sage, discret, equitable, moderé, d'une conduite reguliere, exact sur toutes les bienseances civiles, sçachant bien vivre, & ne donnant jamais prise à la censure? Si vous-vous étiez senti tel, ou pour mieux dire, si vous aviez été veritablement tel, vous ne m'auriez donné, ny ne vous seriez attiré à vous même aucun deplaisir. Pourquoi donc vous êtes vous oublié & emporté jusques à ne paroître plus ce que vous aviez été, ou du moins ce que vous aviez paru

être. Je vous estime fort malheureux de vous être comporté envers moy de telle maniere, qu'un chacun sera pleinement convaincu par ce que j'ay déjà dit & par ce que je diray dans la suite que les mouvements violents de votre vengeance mal fondée, & de votre ambition folle ont été l'unique regle de tous vos mauvais deportements, & de toute votre conduite à mon égard. C'est dans cet esprit que vous me reprochez d'avoir dérobé la découverte des quatre sinus qui sont aux côtez de la selle d'ature à un Medecin anonyme de Provence. Mais dites, je vous prie, où, & en quoy faites vous paroître le fondement de cet injuste reproche. Comment & pourquoy voulez vous que le public me croye redevable à un homme sans nom, à un homme qui n'a jamais formé par écrit, ny autrement aucune plainte contre moy à



un phantôme. Car ce prétendu Medecin ne paroît pas ; on ne sçait ny ou il est, ny ce qu'il est ; il ne dit mot ; quel nouveau genre de dette, & de debiteur me produisez - vous ? Il faut que vous ayez bien envie de me faire des ennemis ; puisque vous m'en allez chercher jusques dans les espaces imaginaires. C'est icy sans doute, Monsieur, un de ces endroits qui vous ont fait passer dans les Universitez de Medecine pour un homme plein de passion, mal-honnête jusques à l'excez, peu éclairé, encore moins sage & moins avisé, ne sçachant point vivre, & se laissant aller à une jalousie aussi grossiere que peu chrétienne. Voila ce que vous avez gagné, Monsieur, à vouloir me decrier. Ce que je dis icy ne vous est pas inconnû ; je n'ay rien avancé qui ne soit appuyé sur des lettres que j'ay en main, dont j'ay fait voir  
les

les endroits qui vous regardent à quelques-uns de vos meilleurs amis, qui m'ont assuré vous avoir fait connoître le grand tort que vous-vous êtes fait en ne m'en faisant point du tout à moy, lorsque vous avez crû m'en faire beaucoup.

Vous m'accusez ensuite, Monsieur, de devoir à Mr. Silvestre Medecin ordinaire du Roy de la grande Bretagne la description des nerfs de toutes les parties externes du corps, & même des intercostaux, & de toutes leurs communications avec les vertebraux. Je ne comprends pas, je vous l'avoüe, comment est-ce que vous avez été capable de mettre en avant une chose si peu vray-semblable. Estes-vous seul à ignorer que Mr. Briggs Medecin ordinaire du Roy de la grande Bretagne Aggrégé au College de Medecine de Londres, & tres-connû par ces Traitez

F

admirables de la structure de l'œil & de la vision, & par son excellent discours physique de l'origine de l'homme contre les Epicuriens avec un panegyrique sur la creation du Monde a été témoin de mon application à rechercher, & à d'écrire les nerfs. C'est un fait qui ne pouvoit vous être caché; puisqu'il est public depuis treize à quatorze ans. Voicy comme parle ce fameux Medecin dans la Preface de son Ophthalmographie imprimée à Londres en l'année 1685. *Hanc itaque spartam ab aliis neglectam excolere studui; in qua siquid profecerim, illud summæ benevolentia doctissimi dexterrimique Anatome D. Vieussenij M. D. & in celeberrima Academia Monspeliensi Practici eximij me magna ex parte debere gratus agnosco. Ille enim ingenti, qua pollebat, humanitate mihi primum elegantem partium structuram,*

& labyrintheos flexus ostendit, perjurandam œconomia animalis notitiam ultrò instillavit, & universa corporis humani flamina summo mentis & cultus acumine exhibuit. Ipse quidem animum ad hosce conatus primus accendit, & me alia serè cogitantem blandis studiorum, & amicitia commerciis sibi devinxit; adeò ut sæpè in Paradiso illa terrestri, spretis Jasmini, Balsamita, & Scrpilli odoribus, quos sælix illud solum passim exhalat, posthabitisque ceteris fœmineis oblectamentis, tetra quidem nosocomij, theatricæ anatomici limina non exigua voluptate pertransiverimus. Voicy encore comme parle ce même Medecin dans la Lettre, qu'il me fit l'honneur de m'écrire au mois de Decembre de l'année 1686.

Fil



EPISTOLA A CLARISSIMO  
D. Guillelmo Briggs M. D.  
Colleg. Medic. Londin socio,  
& censore ad Raymundum  
Vieussens scripta.

**P**OST tot eruditorum meritissima  
præconia magno consensu, studio-  
que in te certatim congesta, Doctissime  
Amicissimeque Domine, nihil opus est,  
ut meum de stupendo opere elogium ac-  
cedat. Verum quoniam te, quæ tua  
est singularis humanitas & insignis mea  
erga te amicitia æstimatio, meum de  
tua Neurographia iudicium acceptum,  
gratumve habiturum esse sperare ausim;  
piaculi loco ducerem te talem virum,  
& præclarissimis undique testimoniis  
insignem etiam meo qualicumque calculo

fraudari. Videbatur mihi olim Uvil-  
 lisius noster, vir non minus apud ex-  
 teros, quam domi clarus, in doctrina  
 nervorum tam feliciter versatus, ut  
 cum eo qui de palma Neurographiæ  
 contenderet, nemo uspiam reperiri pos-  
 set. Tu tandem repertus, heros præ-  
 stantissime, qui in iisdem cum Uvilliso  
 vestigiis insistens, & in eodem stadio  
 magnificè decurrens non aequares modò  
 quicquid erat Uvillisiana laudis, sed  
 & multis ( quod aiunt ) parasangis  
 antecires. Ille spirituum animalium  
 tractus detexisse, prout ij in cerebro se  
 ostendunt, contentus tibi gloriam reli-  
 quit progressus eorumdem à medulla  
 spinæ, & interiores alibi recessus de-  
 tegendi. Ille nervorum origines reser-  
 vavit : Tu minutissimas propagines  
 ostendis, & simul cutaneas eorumdem  
 insertiones, & musculorum actiones  
 subtilissimas. Difficile dictu est, utrū

F iij

majore eruas, an mentis tue planè di-  
 vina acie, an cultri immensa, &  
 inaudita fœlicitate. Villisius ad  
 nervorum per artus distributionem quasi  
 ad Hercules columnas stetit. Tu auxisti  
 animæ sensitivæ pomeria. Tu incogni-  
 tos meatus, & quasi novos orbes mi-  
 rantibus nobis, ut de columbo referunt  
 annales, & vix demonstranti credenti-  
 bus indicasti. Hujus operis laborem, &  
 tædia partim ipse novi, cùm in inclito  
 nosocomio Monspeliensi, quo anno  
 1671. tua me humanitas industriæ, pe-  
 ritixque tuæ testem quotidianum ad-  
 ducebat, te magnum opus sensim mo-  
 lientem in frequentissimis dissectioni-  
 bus viderem. Verùm de majore genio  
 tuo ( qui passu sublimi atacer, & ere-  
 ctus incedit supra vulgus, & ardua  
 quæque munia capeßit ) à quo molestia  
 tam diuturnæ, gravesque cum fœtore,  
 & fastidio ut plurimum conjuncta in

gratiam eruditi orbis tam fortiter per-  
feruntur, tu solus, qui possides, recte  
judicabis. Perge, Vir Clarissime, quò  
tuus ille te genius auspiciatissimus ra-  
pit, & ereētis tandem aliquando vir-  
tuti tuae, quae parat, & molitur in  
dies, gloriosissimis monumentis, serum  
tui, & immortale desiderium relinque.

Londini 12. Decembris. **GUILLELMUS Briggs**  
anni 1686.

Si le témoignage de Mr. Briggs  
mon ami vous paroît suspect, ou in-  
suffisant pour prouver que je ne dois  
rien de ma Nevrologie à Mr. Silvestre;  
je me flatte que si vous étiez en état  
de juger des choses de sang froid, vous  
seriez persuadé que votre accusation est  
prouvée invinciblement fausse par le  
sçavant précis de mon Livre du cer-



veau , de la moëlle de l'épine , & des nerfs , qui fut fait avec éloge par ce dernier Medecin tres habile dans toutes les matieres de physique , d'anatomie & de medecine en l'année 1685. & qui fut mis ensuite par l'illustre Mr. Bayle dans le Journal des Sçavants d'Hollande du mois de Juillet de la même année 1685. vous pourrez voir, Monsieur , comme tout homme qui voudra être bien instruit de ce fait par le precis , dont je viens de parler , que Mr. Silvestre au lieu de s'attribuer quelque part dans ma Nevrologie , en parle comme d'un Ouvrage qui n'appartient à personne qu'à moy seul.

Ce que je viens d'avancer est plus que suffisant pour persuader aux gens desintereſſez , & en état de distinguer le vray d'avec le faux que l'accusation , dont je viens de parler , est une pure imposture. Mais pour vous qui agissez

par une malice la plus noire qui fût jamais, & qui êtes tout-à-fait noyé dans vos passions, & si fort abandonné à leur torrent qu'à peine voyez-vous les choses à demi, il faut quelque chose de plus fort : il faut une preuve sans réplique ; la voici. C'est une lettre que Mr. Silvestre m'a fait l'honneur de m'écrire par le seul motif de sa grande générosité, de sa droiture, de son honnêteté, & du retour d'amitié, qu'il a pour moy.

**M**ONSIEUR,

*Monsieur le Baron de Lamossion peut vous avoir rendu compte du plaisir que j'ay eu d'apprendre par luy de vos nouvelles. Je ne sçauois assez vous exprimer la joye que j'ay d'avoir en-*

core quelque part dans votre souvenir.  
 Je fais trop de cas de votre amitié pour  
 n'y répondre pas avec tout l'empresse-  
 ment imaginable: je vous prie d'en  
 être bien persuadé. J'avois écrit une  
 grande lettre pour vous, dont j'avois  
 cru charger Mr. de Lamoffon; mais il  
 me survint une affaire, qui m'empêcha  
 de le voir avant son départ. Ayez  
 la bonté de luy dire que j'ay reçu la  
 lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'é-  
 crire de Paris. Je luy enverray par  
 la premiere occasion ce qu'il m'a de-  
 mandé. Je suis tres fâché au reste  
 d'avoir appris depuis peu que vous  
 étiez aux prises avec Mr. Chirac. Ces  
 sortes de démêlez personnels ne peuvent  
 être que desagrecables: on sert en quel-  
 que maniere de spectacle au public, qui  
 se divertit à nos dépens. Votre adver-  
 saire a pris grand soin d'envoyer icy  
 par la poste les écrits outrageants m-

primez contre vous sous le nom de M. Julien & sous le sien : je n'en ay pas plutôt eu fait la lecture que par l'amour de la vérité , & par la consideration que j'ay pour vous je me suis senti indispensablement obligé de vous rendre justice , & de vous marquer que je suis bien aise que tout le monde apprene que si l'auteur des lettres injurieuses jusques au dernier excez qui viennent d'être publiées contre vous, n'est pas mieux instruit des autres faits qu'il a avancez, que de ce qui me regarde, il impose asseurement en tout & par tout au public. Il veut me faire honneur d'une chose, ou je n'ay eu d'autre part que comme spectateur de vos frequentes dissections si utiles pour moy durant l'espace de trois années consecutives avec vôtre aggréement accordé d'une maniere si honnête, que j'en conserveray toute ma vie des profonds



sentiments de reconnoissance. Il est  
 vray que ce n'est que sur un bruit ré-  
 pandu dans le monde qu'on m'attribue  
 la recherche, & la découverte des nerfs  
 de toutes les parties externes du corps.  
 On insinuë même que le public vous a  
 rendu justice, & que personne ne vous  
 a rien disputé là-dessus. Cependant  
 comme l'ironie regne dans toute la let-  
 tre, où on m'a donné le cuisant déplai-  
 sir de se servir de mon nom pour noircir  
 celui d'un homme comme vous, que  
 j'estime infiniment, on voit bien que  
 le dessein de votre adversaire est, resus-  
 tant si faiblement tout ce qui peut faire  
 croire que vous n'êtes pas l'auteur de  
 votre Neurologie ; que son dessein,  
 dis-je, est de laisser cette accusation  
 dans toute sa force. Mais on a beau  
 faire & beau dire. Quand une repu-  
 tation est aussi bien établie que la vô-  
 tre dans toute l'Europe, & singulière-

ment en ce Païs, elle est hors de toute atteinte. Et c'est ce qui doit faire v<sup>ost</sup>re consolation, & celle de vos amis. Mais cela n'empêche pas que je ne vous dise encore une fois que je suis fâché, & que je vous plains de vous voir obligé à perdre du temps à faire une apologie, dont il me semble que vous ne sçauriez vous dispenser. Après avoir travaillé si long temps, & avec tant d'application que vous l'avez fait, il est bien fâcheux de se voir encore insulté. J'ay écrit à Mr. de Regis une lettre fort étendue, où j'examine le sentiment de Mr. Mery touchant le mouvement du sang par le trou ovale; je le prieray de vous la communiquer. Mr. Boscas Medecin du côté de Cahors, qui est venu icy pour voir ses amis m'a chargé de vous faire ses compliments. Conservez-moy toujours, Monsieur, v<sup>ost</sup>re

precieuse amitié, & comptés que je  
suis tres sincerement,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres  
A Londres obeissant serviteur.  
le 20. Nov. 1698. P. SILVESTRE.

Que direz-vous ? que ferez-vous,  
Monsieur, pour vous dérober à la con-  
fusion qui vous vient aujourd'huy de  
la part de Mr. Silvestre ? Taisez-vous ?  
cachez-vous ? vous n'avez d'autre parti  
à prendre que celui du silence, & de  
l'éloignement du commerce des hon-  
nêtes gens. Votre imposture paroît à  
découvert : il n'y a rien à dire ; il n'y  
a rien à faire pour vous en justifier.  
Vous-vous étiez flatté Mr. comme il est  
marqué dans la page cinquième de  
votre lettre du 8. Octobre dernier,

de pouvoir me faire passer par vos fausses accusations pour un plagiaire d'habitude non seulement dans tous les tribunaux où nôtre affaire a été portée, mais encore dans celui de l'illustre Société Royale de Londres. Mais Monsieur, combien êtes-vous éloigné, heureusement pour moy, d'avoir réussi selon vos souhaits inspirés par l'esprit malin ? Si vous en jugez, comme vous le devez, par les Lettres de Messieurs Louver, Briggs, & Silvestre que vous venez de lire, vous ne sçauriez vous empêcher de croire que vos criminels desseins contre moy ont échoüé pour toujours dans toute l'Angleterre : & vous allez voir par les deux Lettres suivantes que leur succez en Allemagne a été fort malheureux pour vous ; puis que vous venez d'y être reconnû non comme le premier auteur de l'extraction de l'acide du sang, mais comme un

EPistol.



envieux. Ce sont Messieurs les Illustres  
 Professeurs de la fameuse Université  
 de Medecine de Leipsic, qui m'ont  
 fait l'honneur de m'écrire ces deux  
 Lettres : la premiere est une Lettre  
 d'honnêteté fort obligeante, & écrite  
 de la main de Monsieur le Doyen des  
 Professeurs de cette Université; & la  
 seconde est la réponse à la lettre Latine  
 que j'avois pris la liberté de leur  
 écrire le premier du mois de Juin  
 dernier, & à laquelle ils ont fait le  
 même honneur, qu'on luy a fait à  
 Londres en la faisant mettre sous la  
 Presse le deuxiême Septembre der-  
 nier.

**EPISTOLA**

**EPISTOLA PRIMA AB**  
*Excellentissimis Professoribus*  
*Facultatis Medica Lipsiensis*  
*ad Raymund. Vieussens scripta.*

**E** tribus, quas haecenus à te accepimus, epistolis, Vir Clarissime, duas priores in unam combinatas hinc remittimus exscriptas typis. In nostro autem una responso adjungendo tantò minùs voluntati tuae deesse potuimus, quantò certius de insigni emolumento, quod in artem nostram clarissimam ex operibus posthac etiam à te edendis redundabit, sumus persuasi. Divinum solummodò numen constantes animi pariter atque corporis largiatur tibi vires, quò cuncta, quibus multos per annos insudasti, perficias ex voto.

G

Lipsia die prima mensis Octobris an-  
ni 1698.

Decanus Senior, ceterique  
Doctores, & assessores  
Facultatis Medicae  
Lipsiensis.

EPISTOLA SECUNDA

ab excellentissimis Professoribus  
Facultatis Medicae Lipsiensis  
ad Raymund. Vieussens scripta.

**N**UM litera, quas ad Collegium  
nostrum non ita pridem doctissi-  
mas dedisti, Vir Clarissime, majorem  
Tibi, an publico, an verò nobis gra-  
tulandi praebeant occasionem, ancipites  
ferè hæremus. Tibi omnino, Expe-  
rientissime Vir, cum de laude, quam

ex operibus in lucem hætenus editis ab  
 universo Orbe literario reportasti &  
 ex edendis etiamnum reportabis amplis-  
 simam, tum de gratia ac munificentia,  
 quæ apud Magnum & Potentissimum  
 Galliarum Monarcham tuis Musis frui  
 quotannis conceditur singulari, multum  
 convenit gratulari. Nec publicum ta-  
 men omni gratulatione defraudare de-  
 cet, cum, Te Doctore ac Ductore, omnes  
 nervorum in corpore humano distribu-  
 tiones, unà cum miranda cordis struc-  
 tura, accuratius habeat perspectas, ip-  
 saque mixti principia in ordine ad cor-  
 pus humanum planius evoluta, ac fer-  
 mentationis rationem plenius diductam  
 nunc calleat, posthac vero ad exactio-  
 rem etiam sanguinis, temperamentorum  
 ac universorum morborum internorum  
 cognitionem sit perventurum. Multa  
 minus nobismet-ipsis possumus non gra-  
 tulari, quod nos alienum cælum inha-



bitantes, nonnulla circa sanguineum  
nectar inventa experimentaque soleriter  
instituta communicando, egregiorum  
tuorum studiorum participes, quin ju-  
dices, dum omnium nostrum judicia ex-  
poscis, facias benevolè. Seposita nihilo-  
minus gratulatione, è re potius rei lite-  
rariae ac medicae esse videtur, ut, pro  
levi stimulo, ad prolixam internorum  
morborum historiam feliciter ceptam  
pertexendam felicissimè, labores Her-  
culeos, quibus in notitiam tum essentiae,  
tum maximè proportionis corpusculorum  
fluidum nostrum vitale coagmentantium  
penetraſti primus, unicè commendemus  
ac prædicemus. Primus certè, quicquid  
invidi reclamant, in eo sanguinis acido,  
quod ex assumptis alijs, alijs ex fixo ejus-  
dem sale, sali communi sive marino  
juxta D. Boyle analogo, solum conclu-  
debant, per destillationem ipsam è fixo  
sanguinis sale proliciendo omniumque

oculis exponendo, quam plurimam vasti operam. Primus pariter in proportionem curatius determinanda, quâ phlegma, spiritus subrufus ac oleum fetidum è sanguine distillata de volatili participant sale, difficultates cunctas ex voto superasti. De bilis saltem usu, an hic ad nativorum fermentorum sanguinis verè collimare dicatur conservationem, in quantum bilis ratione partis sulphureæ, sale acri-acido lenissimo turgidæ, albedinem non minus chylo ac aptitudinem in ventriculis cordis fermentescendi, formamque sanguinis recipiendi conciliet, paulò severius forsân expectabis judicium? Et fatemur ingenuè fermenta hinc inde in machina animali, ex analogia quacunque chymica à plerisque magis supposita, quàm solidè comprobata, æque ac ipsam sanguinis fermentationem propriè dictam, apud nos ætate presenti deser-

G iij

buisse, chylique albedinem à bilis sulphure in duodeno admixto vix solitarie posse deduci, cum chylus semper, bilioso etiam fluido præternaturaliter constituto, albedinem præ se ferat. At enim verò, quia evidentioribus fortassis ac validioribus argumentis masse sanguinea fermentationem ac fermentationem demonstrandi es instructus, quam ullus hactenus, nostram suspendere præstat, quam tuam de utilitate bilis sententiam multis scrupulis premere ac obruere. Tu itaque, Vir Doctissime, macte animo in nos propenso, ac polita quamprimum de sanguine humano & temperamentis opuscula, nec non integram demum morborum interiorum recensitionem experimentalem divulgando artem nostram Apollineam longius provehere, uti laudabiliter cœpisti, perge; sic enim tibi uberius gratulandi, deque scriptis tuis limatissimis honorificè admodum

*judicandi, nec nobis, nec cordatiorum  
Medicorum ulli unquam facultas deerit.*

*Lipsia Decanus Sensor, caterique  
die 2. Facultatis Medicae Lipsiensis  
Septemb. Doctores & a seiores.  
anni 1698.*

Vous venez de voir, Monsieur, à votre grande confusion que l'Université de Medecine de Leipsic a prononcé sur nôtre affaire, & qu'elle me donne la gloire de l'invention de l'extraction de l'acide du sang, & vous traite d'envieux, au lieu de vous y donner cette part, que vous aviez souhaité ardemment d'y avoir. Ecoutez-la parler encore une fois. *Primus certè, quicquid invidi reclamation, in eo sanguinis acido, quod ex assumptis alijs, alijs ex fixo ejusdem sale sali communi, sive marino juxta Dominum Boyle, analogo*



*solum concludebant per distillationem ipsam à fixo sanguinis sale proliciendo, omniumque oculis exponendo quamplurimam navasti operam. C'est cette même Université qui a jugé que la decouverte de proportion physique de quantité des principes sensibles du sang n'est pas une chose inutile, impossible & ridicule, comme vous avez tâché de le faire accroire aux gens; puis qu'elle en a fait un sujet de gloire & de felicitation pour moy, comme vous le pouvez encore voir en relisant ce qu'elle a prononcé là-dessus. Primus pariter in proportionem curatius determinanda, qua phlegma, spiritus subrufus, ac oleum fetidum à sanguine destillata de volatili participant sale, difficultates cunctas ex voto superasti.*

Oseriez - vous maintenant esperer, Monsieur, quelque chose de favorable pour vous dans le jugement qu'ont déjà

porté, ou porteront dans la suite les Sçavants de France, d'Italie, d'Hollande, & d'Espagne sur notre affaire apres ce qui en a été dit en Angleterre & en Allemagne ? ne vous y attendez pas ? car si vous - vous y attendiez ce seroit en vain. Je vous declare que toutes les réponses que j'ay receuës jusques icy à ma Lettre Latine, que vous avez critiquée en comédien ayant fait de son contenu le sujet de vos tur-lupinades, sont autant opposées à vos injustes pretentions, qu'elles sont favorables à ma cause. C'est ce que vous aurez le déplaisir de voir bien-tôt. Vous verrez donc que le succez de la maligne entreprise que vous aviez faite de me perdre sans ressource de reputation dans le public a été fort malheureux pour vous seulement; vous verrez, dis-je, & sentirez sans doute tres vivement que tout le mal que vous avez

voulu me faire est tombé sur vous , & a tourné à mon avantage. Vous avez dressé des pieges pour moy , & vous vous y êtes pris ; vous avez creusé une fosse profonde, s'il m'est permis de parler icy de la sorte, pour m'y precipiter, & vous-vous y êtes enseveli vous même pour toujours.

Je reviens icy un moment sur l'endroit de votre premiere lettre, où vous dites que je me suis peint moy-même dans mes Ouvrages, & sur tout dans mes Principes. Vous avez pretendu sans aucun doute inspirer au public, comme je l'ay marqué cy-devant, que ma Nevrologie, & sur tout mes Principes sont des ouvrages tout-à-fait méprisables, & par tant que leur auteur est un parfait ignorant, en disant ironiquement qu'ils sont sans difficulté des chefs d'œuvre pour la force du raisonnement, de la methode & de la net-

tété de l'expression : Cependant les  
 grands Hommes que j'ay cités cy-de-  
 vant en ont jugé tout autrement que  
 vous. Et vous remarquerez bien que  
 la celebre Faculté de Medecine de  
 Leipfic en corps vient d'en parler avec  
 toute l'estime & toute la louange pos-  
 sible. Je remés encore une fois devant  
 vos yeux ce qu'elle a prononcé là-des-  
 sus, afin que vous ne puissiez jamais  
 oublier ce trait de vôtre médifance.  
*Nec publicum tamen omni gratulatione  
 defraudare decet, cum, te Doctore ac  
 ductore, omnes nervorum in corpore  
 humano distributiones, unâ cum mi-  
 randa cordis structura, accuratius ha-  
 beat perspectas, ipsaque mixti princi-  
 pia in ordine ad corpus humanum pla-  
 nius evoluta, ac fermentationis ratio-  
 nem plenius diductam nunc calleat.*  
 Remarquez encore icy Monsieur, que  
 cette même Faculté de Medecine,



dont j'ay l'honneur de paler à présent, n'a pas méprisé mon Latin, comme vous l'avez fait ; puis qu'elle en a parlé, comme il suit, sur la fin de sa Lettre cy-dessus rapportée. *Tu itaque, Vir Doctissime, matte animo in nos propenso ac polita quamprimùm de sanguine humano & temperamentis opuscula, nec non integram demùm morborum internorum recensionem experimentalem divulgando artem nostram. Apollineam longius provehere, uti laudabiliter coepisti, perge Sic enim tibi uberius gratulandi, deque scriptis tuis limatissimis honorificè admodùm judicandi, nec nobis, nec cordatiorum ulli unquàm facultas deerit.*

Souffrez Monsieur, que je vous reproche icy que vous avez trop oublié la liaison d'amitié que me fit faire autre fois avec vous Mr. Castel vôtre cher ami, & les suites avantageuses pour

vous de cette liaison. Rappelez icy  
votre memoire, & ressouvenez- vous  
que cet habile Chirurgien me pria de  
votre part en l'année 1677. ou 1678.  
d'aggréer que vous, qui commenciez  
alors d'étudier en Medecine; assistas-  
siez aux frequentes dissections des ca-  
davres humains, que j'avois commencé  
de faire depuis l'année 1671. dans l'Hô-  
pital St. Eloy de cette Ville, afin de  
vous donner lieu de commencer de  
vous instruire dans l'Anatomie. Voyla  
le premier commencement de nôtre  
connoissance, & de nôtre commerce.  
Combien de fois donc n'êtes-vous pas  
allé dans cet Hôpital pour m'y voir  
travailler à la recherche des nerfs, &  
prendre les premieres teintures de l'a-  
natomie. Combien de fois ne m'êtes  
vous pas venu trouver dans la maison  
de Mr. Bertaud Ministre pendant les  
années que j'y ay logé, pour y voir

représenter après nature par un Peintre les parties du cerveau. Vous y veniez si souvent tantôt seul, & tantôt accompagné ou de Mr. Tournefort si distingué par sa grande erudition, & singulierement par la connoissance particuliere qu'il a des Plantes, ou de quelques autres de vos amis étudiants en medecine, que vous ny moy ne sçaurions le dire precisement. Ce qui étant ainsi, n'avez-vous pas été vous-même (advoüez-le de bonne-foy) le témoin oculaire d'une partie des grands & longs travaux auxquels je dois l'ouvrage que vous avez osé attribuer à d'autres gens qu'à moy. Excitez-vous un peu, Monsieur, faites quelque effort pour revenir du sommeil letargique, ou il semble que vous soyez tombé; & si vous en revenez, vous-vous souviendrez que je verifiay en public toutes les figures, qui representent au na-

turel les différentes parties du cerveau, & tous les nerfs du corps humain sur le corps humain même avant faire imprimer ma Nevrologie. J'en appelle à témoin Mr. Chicoyneau votre bienfaiteur, témoin tres-digne de foy, à qui vous devez tout ce que vous êtes, comme je l'ay indiqué cy-devant. Il paroît, Monsieur, evidemment par tout ce dessus que vous m'avez vû de vos propres yeux travailler à cet Ouvrage durant plusieurs années, & qu'il est de notoriété publique que j'en suis le véritable & seul auteur. En effet, personne jusques-icy ne me la jamais disputé. Ne pourrois-je donc pas dire avec sujet que votre passion avoit fait éclypser votre raison, lors que vous avez pensé à me ravir le peu de réputation, qui m'en reste dans l'esprit des Sçavants.

Après Mr. Silvestre que j'estime &



ayme infiniment, vous faites paroître  
 sur la Scene contre moy Mr. Bayle, &  
 vous produisez Monsieur, contre moy  
 une de ses lettres. Comme j'ay fait  
 honneur à cet habile Medecin Profes-  
 seur ez Arts dans la celebre Université  
 de Toulouse dans le chapitre dixième  
 du premier Livre de ma Nevrologie,  
 advoüant que j'ay appris de luy la ma-  
 niere de durcir le cerveau en le cuisant  
 dans l'huile; je crois m'en faire aujour-  
 d'huy à moy-même d'advoüer ingenu-  
 ment qu'en composant mon Traitté de  
 la fermentation, je suivis presque en  
 tout l'ordre, qu'il avoit suivi luy-même  
 lors qu'il en avoit parlé à ses écoliers,  
 quoy que nos manieres de raisonner  
 soient différentes en beaucoup de cho-  
 ses; c'est ce qu'il a reconnu luy-même.  
 Comme il ne s'agissoit dans cette oc-  
 casion que d'un simple raisonnement,  
 je ne crûs pas que cet illustre Medecin  
 mon

mon ami tres-intime depuis long-temps  
deût jamais me soupçonner de quel-  
que dessein d'avoir voulu diminuer sa  
gloire par un endroit si foible, ny par  
aucun autre. Je sçavois alors, comme  
je sçay aujourd'huy, qu'il en merite  
beaucoup; je l'ay même témoigné en  
le citant depuis peu dans ma seconde  
Lettre Latine écrite à Mrs. les Docteurs  
Aggregez du College de Medecine de  
Lyon le 30. Juillet dernier. Je n'ay  
plus rien à dire sur ce point ayant  
l'honneur d'être bien avec luy, comme  
il paroît par celle qui suit que je receus  
de sa part l'année derniere.

**M**ONSIEUR,

*J'advoüe tout ce que vous marquez  
dans la Lettre que vous m'avez fait*

H

*l'honneur de m'écrire , que Monsieur Fronton vous a dit de moy. Il n'y a rien de contraire à la véritable disposition de mon cœur , contre laquelle je ne parle jamais . & vous devez être persuadé qu'aux occasions qui se présenteront , je tascheray de vous faire connoître que je suis véritablement,*

MONSIEUR,

*Votre tres-humble & tres  
AToulouse obeïssant serviteur.  
ce 1. Juin 1697. BAYLE*

Je vais répondre , Monsieur , à ce que vous faites dire contre moy par les derniers acteurs de vôtre pièce ; je veux dire par Mrs. Fabre & Malzac , Medecins fort prudents & fort doctes. Vous dites que Mr. Fabre me suggera la maniere de faire un phlegme , & un

esprit rouffatre artificiels, & que Mr. Malzac fit le calcul de la quantité de chacun des principes du fang, & partant qu'ils ont l'un & l'autre part à la découverte de la proportion de quantité de ces mêmes principes du fang. Ces deux Mrs. font dans cette Province, & même assez près de cette Ville: vous deviez les obliger à parler eux-mêmes, & ne pas vous aviser de les faire parler à leur infçû. Ils ne m'ont encore fait aucune plainte, ny aucun reproche de larcin: & je m'assure par la connoissance que j'ay de leur probité, qu'ils ne parleront, s'ils viennent à parler, qu'en conformité du certificat suivant, qu'ils ont signé avec connoissance de cause; & partant ils ne diront rien qui ne tourne à vôtre confusion.

*Nous fousignez certifions que le Sr. Vieussens Medecin de l'Hôpital de Montpellier depuis trente ans ou environ*

H ij



a fait plusieurs fois en nôtre presence un grand nombre d'experiences differentes avec toute l'exaëtitude possible, & toujours avec un égal succez, par lesquelles il demontre evidemment non seulement la veritable nature, & les principales proprietes des differents corps, dont la masse du sang est composée, mais encore la juste proportion de quantité, qui se trouve naturellement entre eux ; ce que personne avant luy, que nous sçachions, n'a pu démontrer. Fait à Montpellier ce 24. Novembre 1697.

BARBEYRAC, RIDEUX, BEZAC,  
MARCOT, VERNY, DEIDIER,  
FABRE, SIDOBRE, MALZAC.

Voilà ce que c'est, Monsieur, que de se produire en aventurier, & en homme sans aveu. Vous voyez, & tout le monde pourra voir avec vous que Mrs. Fabre & Malzac témoins volontaires

de mes experiences advoüent dans le precedent certificat que j'ay démontré la proportion de quantité des differens corps, qui composent le sang, & qu'ils ne sçachent pas que personne avant moy ait pû la démontrer; & par cet adveu ils s'excluent eux-mêmes de toute la part que vous voulez leur donner dans ma découverte, à laquelle ils ne témoigneront jamais avoir aucune pretention; parce qu'ils ne sont pas gens à dementir leur conscience, & à parler contre la verité.

Je me flatte, Monsieur, d'en avoir assez dit pour faire voir que je ne suis pas, graces au Ciel, tout ce que vous avez voulu faire accroire au public que j'étois, & pour me justifier entierement du crime de plagiaire, que vous m'avez imposé si mal à propos. C'est pourquoy je serois à present degagé de toute peine d'esprit, si je n'avois d'at-

H iij

rention qu'aux choses qui me regardent ; mais sensible comme je suis au malheur d'autrui , je vous advoüe que je ne puis penser à l'état d'un criminel comme vous , sans être vivement touché de compassion. Je vous plains donc , & vous plains d'autant plus que je ne vois pas que vôtre justification soit possible. Vous ne sçauriez rien opposer à Mr. Chastelain reconnu pour homme d'honneur & de probité , qui soit capable de détruire la preuve authentique qu'il a donnée du vol que vous avez fait à Mr. Soraci de sa découverte de la structure des cheveux. Et comment vous y prendrez vous pour faire qu'on cesse de dire publiquement icy & ailleurs que l'Histoire manuscrite des maladies de la tête , & de la poitrine qui court depuis quelque temps sous vôtre nom parmi les Estudians en medecine ne contient rien de bon

que ce qui a été pris des Ouvrages de Mr. Bellini un des plus sçavans Medecins de ce siecle. Et ne dites pas que vous ne soyez pas le plagiaire de ce fameux auteur. Car outre qu'il y en a des marques dans vôtre Traitté du poulx, en voicy une incontestable. Ce grand Homme propose dans la page septième de son Traitté des urines une experience pour expliquer les différentes couleurs de l'urine. Cette experience consiste dans l'evaporation de l'urine par la chaleur du feu : on remarque, dit-il, qu'à mesure que sa partie aqueuse s'evapore, sa couleur jaune en devient plus foncée, & apres plusieurs autres remarques faites sur le même sujet, il dit enfin qu'en remettant sur le sediment de l'urine une quantité d'eau pareille à la quantité de la partie aqueuse de l'urine même qui s'est dissipée, l'urine reprend une couleur



toute semblable à celle qu'elle avoit  
lors qu'elle est sortie de la vessie. Ne di-  
tes vous pas Mr. la même chose dans  
vos manuscrits au chapitre cinquième  
des vices des humeurs excrementueuses.  
Voicy vos propres paroles tirées d'une  
feuille de vos cahiers dictés publique-  
ment de votre propre bouche à vos  
écoliers. *Etenim experimur, dites-*  
*vous, dum lento igne evaporatur ali-*  
*quid partis aquea urinae confusa satu-*  
*rationem ejusdem colorem flavum eva-*  
*dere, rursusque affuso eodem aqueo*  
*humore collecto dilutum pristinum co-*  
*lorem croceum recuperare.* Quelque  
grand qu'ait été le soin que vous avez  
pris Monsieur, de déguiser cette expe-  
rience pour vous l'attribuer, les Me-  
decins éclairés la reconnoissent mal-  
gré son déguisement : si elle diffère par  
quelque petite circonstance de celle  
que j'ay rapportée de M. Bellini ; elle

ne laisse pas d'être tout-à fait la même dans la substance : cependant vous n'avez eu garde d'en faire honneur à cet Illustre Auteur. C'est une grande imprudence ; advoüez - le ? de traiter qui que ce soit de voleur , mais sur tout les gens qui n'ont jamais eu dessein de voler , quand on ne se sent pas sain de ce côté-là.

Vous voilà bien chargé, Monsieur, je vous plains encore une fois de vous voir embarrassé dans des affaires si honteuses, dont vous ne vous tirerez jamais. Mais si je vous plains, moy qui viens d'effüyer une gresle épouventable de mauvais traitements , que vous avez tres injustement fait tomber sur moy à qui ne vous plaindra ? qui ne trouvera vôtre sort tout-à-fait malheureux ? qui ne vous estimera , dis-je fort coupable , & en même temps fort pauvre en nouvelles hypothèses , & en

nouvelles découvertes, quand on sçaura que vous devez à Mr. Ethmuller l'hypothese que vous avez étalée dans votre These imprimée de l'Incube; à Mr. Mayovv. La cause principale de la fermentation, & de la chaleur du sang, & le couloir particulier des muscles, & consequemment du cœur, que vous vous attribuez dans vos écrits de physiologie, & notamment dans votre Traitté du mouvement du cœur publié depuis peu, qui va bien-tôt passer chez l'Epicier, pour n'être plus à charge aux marchands Libraires qui n'ont pû le debiter, comme il paroît par le rabais publié que vous avez été obligé de faire presque de la moitié de son premier prix. Vous devez encore à Mr. Malpighius le couloir de la matrice que vous pretendez avoir trouvé, & à moy la maniere, dont le fœtus se nourrit, & le reservoir des esprits ani-

maux, que vous-vous donnez dans vos écrits, & dans vos disputes publiques de l'école de Medecine. Ony Monsieur, vous êtes chargé de toutes ces dettes, & sans doute de beaucoup d'autres que je ne connois pas. En voicy les preuves, & les pieces justificatives incontestables.

On n'a qu'à lire vôtre These de l'Incube, & on verra que vous en rapportez d'abord la cause à un sang trop épais dans la page 24. de cette These. *Ergo, dites-vous, statuendum crassitudinem, aut, quod idem est, crassorem factum cruorem genuinam esse gravitatis ac suffocationis ephialtica causam.* Vous parlez ainsi, Monsieur & vôtre langage est tout-à-fait conforme à celui que tient le sçavant Fernel sur ce même sujet dans le troisième chapitre du cinquième Livre de sa Pathologie, colonne premiere de la page 412. voicy ce qu'il dit.



*Causa est crassior pituita, aut melancholia, non in cerebro, sed circum præcordia\* inhaerescens, qua per crapulam & cruditatem turgescit, diaphragma, pulmoneſque premuntur.* Et

id est, in  
ambitu  
cordis,  
ſeu in pul-  
monibus

ne dites pas que ce fameux Auteur n'a pas voulu parler d'un ſang trop épais en parlant d'une pituite, ou d'une melancholie trop groſſiere. Cette replique vous feroit tort; elle feroit fort groſſiere elle-même. Les novices en medecine ſçavent que tous les anciens Medecins ont diviſé le ſang en quatre parties toûjours mêlées & unies enſemble; ſçavoir en ſang proprement dit, en bile, en pituite, & melancholie. Or Mr. Fernel avoit le diſcernement trop juſte pour avoir conçu une partie du ſang trop groſſiere ſans concevoir en même-temps que toute la maſſe en étoit trop épaiſſe.

Vous repliquerez peut-être encore

qu'il y a cette difference entre ce grand Homme & vous, qu'il n'a pas marqué précisément l'endroit du corps où est, & où sejourne trop le sang grossier, qui cause la difficulté de respirer des personnes travaillées de l'incube; au lieu que vous avez dit positivement qu'il est dans les vaisseaus du poulmon. Mais outre que Mr. Fernel ne peut pas avoir pensé là-dessus autrement que vous. Je vous diray que vous n'avez aucun droit de vous donner cette pensée; elle appartient au Docte Sennert; vous la trouverez marquée, & bien expliquée dans le chapitre 29. de la partie seconde de son premier Livre des maladies sur la fin de la premiere colonne de la page 471. où il explique la maniere dont se fait la compression du diaphragme & du poulmon dans les hommes saisis du symptome, dont il s'agit icy. Ecoutez-le parler.

*Verùm quomodò compressio ista diaphragmatis, & pulmonum accidat, explicandum. Cùm enim humores illi, è quibus vapores isti attolluntur, in vasis consistent, non poterunt in ventre abundantes extra diaphragma comprimere, sed potiùs per vasa in pulmones, musculos abdominis, & diaphragma penetrare, atque ibi suffocationis quemdam sensum excitare.*

Ce n'est pas tout me direz-vous, ces hommes si sçavants n'ont pas dit un seul mot de la cause qui épaisit trop le sang ; & je l'ay rapportée à un sel acide fixe provenu des aliments mal digerez dans l'estomach. J'avoüe ce que vous venez de dire. Cela paroît même par les paroles suivantes tirées de la page 27. de celle de vos deux Theses imprimées dont je parle icy.

*Contra verò, dites-vous, vel sola acida, aut acido-salsa, modò auferat,*

*modò acerba , alterius-ve rationis ,  
 massæ sanguineæ motum obtundere ,  
 ejusdemque adeò consistentiam adaugere ;  
 patet vel illa tantum labe coctionis  
 alimentorum , quæ vertuntur in liqua-  
 men crudum , hoc est acidum fixum , &c.*

Il est vray, Monsieur, que vous rap-  
 portez la cause, qui donne trop de con-  
 sistence au sang dans le cas présent, à  
 un sel acide fixe qui provient des ali-  
 ments qui se digerent mal dans l'esto-  
 mach, comme je vous l'ay déjà avoué.  
 La pensée est bonne ; mais n'en tirez  
 pas vanité ? elle est de Mr. Ethmuller,  
 & vous n'auriez pas manqué de luy en  
 donner la gloire, si vous étiez capable  
 d'imiter en quelque chose les gens  
 equitables. Cela paroît par les paroles  
 qui suivent, tirées du premier tome de  
 ses Ouvrages, je veux dire du chapi-  
 tre 14. des vices de la respiration, se-  
 conde colonne de la page 170. *id quod*



*diaphragma comprimit, dit-il, aut saltem liberum ejus motum impedit, solet imprimis esse stomachus, qui infarctus est materia viscidâ, & mucilaginosâ, quæ ab acido fermentata in flatus abit.*

Mais, dirés-vous encore, j'ay cet avantage par dessus cet Auteur d'avoir marqué & expliqué plus au long, & mieux que luy les causes de la production d'un sel acide fixe dans l'estomach, qui passant avec le chyle dans les vaisseaux du sang, en aigrit, & en épaisit trop la masse. C'est en cela même que vous-vous trompez, Monsieur. Ce grand Homme a dit & publié avant vous tout ce qu'il y avoit à dire de mieux sur ce sujet dans le chapitre 5. des vices de la chylickation, colonne premiere de la page 101. voicy ses propres paroles.

*Quod ergo attinet chylosin lesam,  
causa*

causa ejus proxima erit vel in fermenti stomachi vitio, vel erit in vitio assumptorum alimentorum. In fermento quidem, quando non potest sufficienter digerere, aut quando non legitime digerit, sed potius depravatum alimentum corrumpit. In alimentis verò erit causa, quando eadem digestionem sunt inepta, aut quoniam peccant quantitate, dum sunt nimis copiosa, aut quando peccant qualitate, dum sunt vitiosa, & digestionem aliàs inepta. Hec ut pateant, inquit, imprimis fermentum stomachi non satis volatile, sed acidum nimis fixum, aut cum peregrino acore in stomacho corruptum, uti fit in hypochondriacis, dissolvit quidem promptè alimenta, sed eadem non rite fermentando nec debite volatilifacit, sed nimio acore eadem in massam vitiosè acidam transmutat, unde imprimis cruditas acida provenit.

Reflexifiez icy un peu, Monsieur,  
 sur votre doctrine touchant les causes  
 éloignées, & la cause prochaine de  
 l'incube ? comparez-la avec celle de  
 Mr. Ethmuller. Si vous faites justice à  
 l'un & à l'autre ; vous le regarderez  
 comme votre maître, & vous ne le mé-  
 priserez plus dans vos disputes publi-  
 ques de l'école, comme vous l'avez  
 fait jusques icy. On voit bien que  
 votre mépris n'est icy qu'un faux pre-  
 texte, dont vous pretendez vous servir  
 pour faire accroire aux gens que vous  
 ne regardez pas les Ouvrages de cet  
 Auteur comme une bonne source de  
 science, & que vous n'y puisez pas une  
 partie de ces hypotheses nouvelles que  
 vous-vous attribuez ? imposez tant  
 qu'il vous plaira à vos pensionnaires,  
 afin qu'ils écrivent & chantent par tout  
 vos louanges, vous n'imposerez pas  
 aux Sçavans ; vos pensionnaires mêmes

se détromperont un jour ; ils ont beaucoup d'esprit ; mais leur aage ne leur a pas encore permis de voir , de lire & de mediter assez pour bien juger de votre merite.

Reflechissez icy encore une fois sur vous-même ? faites que votre amour propre ne bouche pas les yeux de votre esprit dans l'examen que vous ferez de tout ce que vous pouvez en fait de science de medecine. Pour bien juger de ce que vous pourrez composer à l'avenir ? connoissez bien plutôt la valeur de ce que vous avez déjà composé, afin de prendre là-dessus des mesures justes pour faire des nouveaux ouvrages, qui puissent vous faire estimer autant que ceux, que vous avez mis au jour, vous ont fait mépriser. C'est une lettre des cheveux, me direz-vous ; mais la découverte de leur structure ? vous appartient-elle ; non , elle est à Mr. Soraci ;

I ij



comme il a été prouvé cy-devant. D'ailleurs ? quel en a été le sort ; vous le sçavez, pitoyable : on l'a regardée comme faite par un homme du païs d'adiouffas. C'est vous-même qui, m'autorisez à parler ainsi ; car je ne le dis qu'après vous. Voicy vos propres paroles tirées des pages 106. & 107. de cette lettre adressée à Mr. de Regis au commencement de l'année 1688. comme il a été dit cy-devant.

*Si je croyois, dites-vous, que ces sortes de bagatelles fussent dignes de la curiosité de vos amis, & que vous dussiez leur en faire la lecture, je couperois quelques périodes, que je trouve en les relisant un peu trop longues pour ménager votre poulmon : mais le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je ne m'excuse pas sur quelques tours de phrase, que vous trouverez, peut-être, un peu gascons ; parce qu'outre que je*

*ne me pique pas d'être grand puriste  
en notre langue ; c'est qu'entre amis du  
païs d'adioufias on se pardonne aise-  
ment des fautes de cette nature.*

Vous avez beaucoup de raison,  
Monsieur, & on a même trouvé que  
vous-vous êtes fait une véritable justice  
en vous appelant vous-même un hom-  
me du païs *d'adioufias*. Vous l'êtes  
en effet, & vous le ferez toujours. Le  
temps pourra changer votre corps ; mais  
il ne touchera jamais à votre esprit. Le  
public vous auroit volontiers pardonné,  
si vous aviez fait autant de justice à  
Mr. de Regis, que vous-vous en êtes  
fait à vous même. Le grand mérite de  
cet illustre Philosophe est connu depuis  
long-temps de tout le monde ; & per-  
sonne n'ignore le grand & juste discer-  
nement du premier Magistrat de l'Eu-  
rope, \* qui l'a commis au Journal des  
Sçavans. Comment voudriez-vous donc

Monseig-  
neur le  
Chance-  
lier,

I iij

qu'on vous pardonât le mauvais traitement que vous luy avez fait par la sottise comparaiſon, que vous avez faite de luy à vous en l'appellant un homme du païs *d'adionſias*.? Cela ne ſe peut; parce que ſes Ouvrages parlent pour luy, & prouvent clairement qu'il n'eſt pas tel, que vous l'avez crû.

Vous avez fait imprimer en l'année 1692. une Theſe touchant l'Incube, dont j'ay parlé cy-deſſus: en pretendriez-vous tirer, Monsieur, quelque avantage pour vôtre gloire, & pour meriter un rang dans la republique des lettres? n'y penſez pas; vôtre pretention ſeroit tout-à fait vaine, ſur quoy la fonderiez-vous. Ce qu'il y a de bon dans ce petit Ouvrage a été volé, comme je l'ay prouvé cy-devant, & ce qu'il y a de mauvais, qui eſt à vous, conſiſte en un Latin fort obſcur par luy-même, & fort mal rangé; mais

on ne s'en étonne pas ; car on sçait par le bruit public que pas un de vos écoliers ne comprend ce que vous dites dans l'explication de vos leçons , & on voit clairement par vos écrits que vous n'avez jamais sçû ce que c'est que bien former une période. En sorte que pas un sçavant n'a pû en goûter jusques icy la lecture ; & si quelqu'un en parle ; ce n'est que pour marquer le mépris qu'il en fait. Mais j'ay composé , direz - vous , & fait imprimer en 1694. une These de la passion iliaque embellie d'un tres-grand nombre de figures geometriques , sans lesquelles on ne sçauroit jamais comprendre toutes les manieres differentes , dont cette maladie se forme dans le corps humain. Cela vous trompe , Monsieur , vos figures n'ont servi qu'à rendre plus obscure l'explication des causes de ce grand mal en embarrassant l'esprit de vos



écoliers, qui ne sçavent pas, pour la plûpart, la geometrie ; & les sçavants Medecins de ce temps en avoient d'autant moins de besoin, qu'il ne se peut rien ajoûter à ce qu'en ont dit tant de grands hommes qui en ont écrit, & qui tous sçavants qu'ils étoient, du moins quelques-uns, dans les mathematiques n'ont jamais crû devoir se servir de figures pour se faire entendre. Encore une fois, je le repete, imposez tant qu'il vous plaira aux novices en medecine, & ne traitez pas comme des bûches les gens qui la sçavent mieux que vous, qui n'en connoissez encore que l'écorce, si vous ne voulez passer pour bûche vous-même. On ne manque jamais de se faire tort, & de se rendre même odieux toutes les fois qu'on ne rend pas justice à son prochain. De plus vos figures ont-elles servi à nous apprendre quelque nouveau

remède pour la guérison de ceux qui  
sont travaillez de la passion iliaque :  
vous ne vous en êtes pas encore vanté.  
Où est leur utilité ? faites-la voir ; pour  
moy je suis de l'avis de ceux qui ad-  
voient ne la connoître point. Mais  
pourrez-vous nier, me direz-vous enfin,  
que je n'aye pas rapporté un fait nou-  
veau, & tout-à-fait extraordinaire en  
marquant les causes de cette maladie.  
Non Monsieur, je ne le nie pas. Je  
sçay que vous avez rapporté ce qui suit  
dans la page 51. de votre These.

*Age verò, dites-vous, supponamus  
alicubi putà in ileo ( quod intestinum  
frequentius affectum occurrit in sectione  
cadaverum ) aream quamdam glandu-  
larum à Peyero discriptarum, aut etiam  
partem conglomeratæ illius glandule,  
quæ toti intestinorum cavitati coexten-  
ditur, quamcumque ob causam inflam-  
mari & in conspicuum tumorem assur-*

*gere, quo tota intestini cavitas eo loci repleatur, uti saepe, ac nuper etiam in cadavere viri nobilis observatum est.*

Vous avez donc supposé comme une des causes de la passion iliaque quelques-unes des glandes conglomérées de l'intestin ileon assez enflammées pour former une tumeur capable de boucher par sa grosseur toute la cavité de ce boyau ; & ensuite vous avez adjouté, *comme on l'a souvent observé, & même dernièrement, dites-vous, dans le cadavre d'un homme de qualité.* Souffrez, Monsieur, que je vous dise que je vous trouve icy comme ailleurs peu equitable, & en même-temps fort imprudent. Vous êtes peu equitable; parce que vous rapportez & publiez un fait, qui n'est pas à vous sans en faire honneur à Messieurs de Chicoyneau, de Barbeyrac & à moy

qui l'avions observé. Car nous étions les seuls Medecins du malade, dont vous avez entendu parler. Et n'est-ce pas une grande imprudence à vous d'avoir publié à faux la cause de la passion iliäque dont cet homme de qualité mourût. Comment pouviez vous la connoître au vray, vous qui ne le vîtes jamais durant le cours de sa maladie, & qui n'étiez pas present à l'ouverture de son cadavre. Vous-vous en rapportâtes sans doute au recit peu exact de quelque garçon Chirurgien. Si vous-vous fussiez adressé à moy, je vous aurois appris qu'en examinant moy-même les entrailles en presence & avec l'aggrément de Mr. Barbeyrac Medecin si recommandable par sa sagesse, sa droiture, son sçavoir, & sa longue experience, de Mr. Chicoyneau nommé par le Roy en veüe de son grand merite aux Charges tres digne-



ment remplies depuis 40. ans ou environ par Mr. Chicoyneau son pere dans l'Université de Medecine, & de Mrs. Deidier & Barancy tres-habiles Chirurgiens, j'observay que le boyau ileon étoit entré en luy même, & en ayant débarrassé la partie qui étoit entrée dans l'autre, je l'ouvris : elle ne fût pas plutôt ouverte que nous observâmes d'abord dans la cavité deux corps glanduleux ; le plus petit de ces deux corps gros comme le bout du poulce, & éloigné de l'autre de l'épaisseur d'un travers de doigt ou environ, étoit quasi tout-à-fait rond ; & l'autre, qui étoit assés gros pour remplir presque toute la cavité de l'ileon, ressembloit parfaitement par sa figure à une poire étant suspendu à la surface interieure de cet intestin par une espee de quëue tout comme la poire est suspendue à la branche du poirier. Ces deux corps glan-

doux avoient commencé depuis long temps de se former petit à petit, & lors qu'ils furent notablement gros, ils firent entrer par leur propre poids, & par celui des excréments, dont ils empêcherent enfin le cours libre, la partie du boyau à laquelle ils étoient attachés dans celle qui étoit au dessous d'eux sans aucune inflammation précédente, comme il paroîtra par ce que je diray, lors que je donneray au public cette observation entière.

Je passe, Monsieur, aux preuves du reste de vos larcins que j'ay remarquez, pour la plûpart, dans votre quatrième & dernier petit ouvrage, dont j'ay déjà fait assez connoître le peu qu'il vaut en marquant la triste destinée dont il est menacé. Vous-vous donnez la cause principale de la fermentation, & de la chaleur du sang. Ecoutez ce qu'en a dit Mr. Mayovv dix-huit ans

pour le moins avant vous en plusieurs endroits de ses ouvrages, & expressement dans la page 133. du chapitre 8. de son Traitté du nitre de l'air, auquel il rapporte tout comme vous la chaleur, & partant la rarefaction du sang comme à la cause principale.

*Quemadmodum, inquit, sanguinis fermentationem, ita etiam illius incallescetiam à particulis nitro-aëreis cum particulis cruoris salino-sulphureis exsuantibus oriri existimo. Etenim si minera quævis salino-sulphurea, cujusmodi sunt marchasita vitriolica, idque genus alia recens effossa aëri humido exponuntur; eadem brevi æstus, caloremque intensum concipient; in quantum scilicet particulæ aëreæ cum particulis minera salino-sulphureis congressæ effervescentiam insignem excitant. Porro, ait, res quæcumque, ea saltem, quæ consistentiâ aliquali donantur, inter*

*fermentescendum aliquantulum intepe-  
scunt : id quod à particularum nitro-  
aërearum motu dependere alibi ostendere  
conatus sum. Quantò ergò major, in-  
quit, sanguinis æstus, fervorque erit,  
qui particulis salino-sulphureis ritè  
erectis abundat, & quibus particulæ  
nitro-aëreæ confertim, & quoad mi-  
nima pulmonum ministerio admiscen-  
tur.*

De plus il ajoûte dans la page 137.  
du même chapitre ce qui suit.

*Ea autem, quæ particulas nitro-  
aëreas sibi insitas non habent, veluti  
sanguinis massa, item minera quævis  
salino-sulphurea, nec non ea, quæ ab  
humido, calidoque extraneis ferment-  
tantur, non nisi particulis nitro-aëreis  
ab aëre iis advenientibus effervescent.  
Quæ causa est, ut sanguinis æstus ob  
aërem subduetum statim concidat.*

Il ajoûte encore dans la page 141.



*Porro in motibus intestinis quibuscumque in animalium corporibus fieri solitis, veluti in ciborum concoctione, item in effervescencia ista maximè intensa, à qua muscularis contractio procedit, particulæ nitro-aëricæ partes primarias sortiuntur.*

Peut on dire, Monsieur, plus clairement & plus expressement que l'a dit le fameux Auteur que je viens de citer, que le nitre de l'air est la cause principale de la fermentation, & par conséquent de la rarefaction, & de la chaleur du sang. D'où vient donc que vous avez osé vous en faire honneur. Je vois bien ce que c'est. Pour avoir été trop attentif à me dénigrer, vous vous êtes si fort oublié, que vous vous êtes tout-à-fait dénigré vous même. Afin que personne ne puisse jamais douter de votre oubli, je vais en donner des marques essentielles, que j'ay  
tirées

tirées de la page 154. de vôtre Traitté du mouvement du cœur.

Ergo, dites-vous, *utcumque laudatæ partes acres & acide, quæ suppeditantur ab alimentis, symbolum suum conferant ad conservandum motum intestinum, & fermentativum sanguinis: aliud tamen potentius est, quod ab inspirato aëre ducitur, unde potissima causa fluiditatis, & fermentationis massæ sanguinariæ repetatur: illud verò quia nitrum volatile aëreum haud obscuris argumentis alio loco proponendis comperimus: concludendum id ipsum primas tenere in fovendo, ac conservando intestino, ac fermentativo motu sanguinis.*

Voilà, Monsieur, un beau trait de vôtre équité: en voicy un autre, qui n'est pas moins beau. Quelque grande que vous ayez voulu faire paroître dans vos écrits que vous avés publicz con-

K

tre moy votre humilité, & la délicatesse de votre conscience, quand il s'agit de prendre le bien d'autrui; vous n'avez pas laissé de donner une marque éclatante de votre avidité extrême pour la gloire, & du peu de scrupule que vous avez à voler, quand vous vous êtes donné dans votre Traité du mouvement du cœur, dont je viens de parler, l'invention d'un couloir particulier dans les muscles, & partant dans le cœur.

Vous dites dans la page 160. de ce petit ouvrage. *Quemadmodum verò statuimus alio loco, ubi de motu musculari, singulare colum, per quod salino-sulphurea pars excerneretur à sanguine, unde fibrarum musculosarum loculis dato tempore communicanda: similiter & cor instructum organo suo fluidi motricis secretorio dicendam est.* Et dans la page 161. vous ajoutez:

*Admittendum igitur corde in medio sui generis colum, seu vasculare illud sit, seu vesiculare, in quo quidem brevi illo intervallo dilatationis & laxitatis fibrarum cordis, fluidi motricis partes à sanguine secreta congerantur, atque eâ quidem copiâ, quæ sufficiat intermissæ fibrarum cordis contractioni redintegranda.*

C'est donc vous, Monsieur, qui établissez un couloir particulier dans les muscles & dans le cœur, & qui prétendez en être l'inventeur ? detrompez vous, & ne pensez pas à engraisser votre amour propre de cette invention : elle est à Mr. Mayow. En voicy les preuves incontestables que j'ay tirées de son traité du mouvement des muscles & des esprits animaux : ce grand Homme parle comme il suit dans le chapitre troisième de ce Traité page 306.

K ij



*Enim verò carnis musculoſæ uſum præcipuum eſſe arbitror, ut ea particulas quasdam ad muſculorum contractionem neceſſarias à cruoris maſſa ſecernat. Etenim advertere eſt, parenchymatum quorumcumque munus eſſe particulas quasdam certi generis à cruoris maſſa ad colaturæ modum ſecernere, ut in hepatis, renum, idque genus aliis parenchymatis manifeſtum eſt : eòque veriſimile eſt, etiam carnis parenchyma muſculis quibuſcumque appoſitum in eum finem fabrefactum eſſe, ut particula certi generis ad muſculorum contractionem inſtituendam neceſſariæ illius miniſterio à ſanguine percolentur.*

Quoy qu'il ſoit clair comme le jour par le paſſage que je viens de rapporter de Mr. Mayoꝝ qu'il eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui à regardé le parenchyme des muſcles, & par con-

sequent du cœur, comme un couloir particulier, qui sert à separer du sang certaines parties, qui servent pour le mouvement du corps, je ne laisseray pas de rapporter icy ce qu'il dit touchant ce même sujet sur la fin de la page 308. du chapitre cy-dessus marqué, afin que personne ne puisse avoir aucun doute là-dessus. Apres avoir indiqué les parties du *couloir*, qu'il établit dans les muscles, & expliqué la maniere dont le sang y circule, il met en avant ce qui suit.

*Quoad usum parenchymatis carnosæ probabile est vesiculas prædictas unâ cum crassamento sanguineo iis annexo instar colatorij se habere, quo particula motiva à sanguinis massa secerantur, ut supra innuimus.*

Jugeriez-vous, Monsieur. que ces deux derniers passages de l'Auteur dont je viens de faire mention, puissent per-

Kij

mettre à quelqu'un de douter à l'avenir que vous ne luy deviez la découverte que vous-vous êtes attribuée du *couloir particulier des muscles, & du cœur* ? pourriez-vous en douter vous-même ? je ne le crois pas ; si vous en doutiez, je vous estimerois fort malade : un pareil doute ne sçauroit à présent entrer dans votre esprit, que par une grande ecclypse de votre raison. Advoüez vous donc, Monsieur, pleinement convaincu du crime de plagiaire ; si jusques icy vous n'avez pû vous en convaincre. Louiez Dieu, vous qui trouvez mauvais que je le reconnoisse pour l'auteur de toutes les bonnes choses, & benissez-le de la grace qu'il vous fait aujourd'huy en se servant de moy pour vous faire rentrer en vous-même, & vous donner lieu de vous reformer.

Examinons, Monsieur, de bonne-foy le droit que vous avez sur le couloir de



la matrice, & voyons s'il est à vous ou non. Ne vous effrayez pas, je vous prie. Je vous promets par avance que vous me verrez agir dans cet examen, comme dans les precedents, toujours conformément aux regles de l'équité, & partant vous ne devez craindre aucune injustice de ma part. Vous-vous attribuez fort hardiment, Monsieur, pour ne pas dire temerairement, l'invention du couloir, dont je viens de parler dans la page 158. de votre Traitté du mouvement du cœur. Voici comme vous y parlez.

*Quoniam verò nullæ aliæ sunt viæ, per quas nitro-aërea pars traducatur in fœtum, quàm quæ sanguinem, lacteumque nutrimentum in placentam deducunt, hoc est arteria, & colum uterinum à nobis inventum, & brevè mittendum in lucem.*

Vous-vous vantez donc, Monsieur,



d'avoir trouvé le couloir, dont il s'agit icy : vous n'en dites pas assés, & vous en dites trop : vous n'en dites pas assés, parce que vous ne l'avez pas encore décrit ; & vous en dites trop quand vous - vous l'attribuez, parce qu'il ne vous appartient pas : c'est Mr. Malpighius qui en a dit assés, parce qu'il nous en a donné une description du moins fort nette, si elle n'est pas tout à fait complete ; & il n'en a pas trop dit, parce qu'il en est le premier, & le véritable inventeur. Ecoutez-le parler sur ce sujet dans son Traitté de la matrice.

*Huic uteri superficiei graviditatis tempore pellicula quædam adnascuntur, quæ chorio præcipuè, & placenta connectuntur ; hæ molles sunt, & mucosæ, facileque lacerantur. Ab his rete quoddam fulciri, & produci videtur, quod cinereis quibusdam, & friabilibus componitur corporibus, quæ tereti formâ*

pollent, & propagatis lateraliter ramis in retis formam implicantur, pisciumque omentum representant. Circa haec corpora sanguinea ludunt propagines varicosè ductæ, & versus chorion, & placentam elongatæ: an exarata corpora reticulariter implicita sine fibræ carneæ, an nervi, an satius excretoria uteri vasa, judicabis.

Vous voyez, Monsieur, que l'illustre Auteur que je viens de citer, a été le premier qui a découvert dans la matrice des vaisseaux excretoires ( *an satius excretoria uteri vasa* ) disposez en forme de lacis ; & partant il est le premier, & le véritable inventeur du couloir particulier de cette partie. Mr. Verduc tres docte Medecin de la Faculté de Paris luy en a fait honneur dans la page 54. du premier tome de son traité de l'usage des parties ; je luy en avois aussi fait honneur moy-

même avant la publication de vos infames lettres écrites contre moy dans la page 63. de celle que j'écrivis en Latin le 30. du mois de Juillet dernier à Mrs. les illustres Docteurs Aggregez du College de Medecine de Lyon, & que je fis imprimer au commencement du mois d'Aoust suivant. Ainsi la precaution que vous avez prise d'apprendre au public que vous alliez mettre au jour incessamment le couloir de la matrice trouvé par vous, de peur que je ne m'en attribuasse l'invention, n'est pas seulement inutile, mais encore fort ridicule. Reflexissez icy un peu sur votre conduite; & vous verrez que vous donnez à gauche quasi à tous moments dans les voyes de la vie, comme je vous l'ay déjà fait remarquer cy-devant. Vous apprehendez, dites-vous, dans votre lettre du 8. Octob. dernier que je ne m'approprie une découverte



te que vous-vous donnez. Apprenez que 2. mois, ou environ, avant l'impression de cette lettre j'avois donné cette découverte à qui elle appartenait, comme je l'ay marqué cy-dessus. Après cela que pouvez-vous penser là-dessus sinon que vous m'avez soupçonné très injustement d'avoir le penchant à m'attribuer ce qui n'est pas à moy ? Ce ne seroit rien, Monsieur, ou du moins ce seroit peu de chose pour vous, si vous étiez seul à penser sur ce sujet : le public y fera ses reflexions tout comme vous. La vérité paroît icy dans tout son jour. Un chacun verra l'innocence de l'Accusé, & le crime de l'accusateur. Tout le monde va vous reconnoître à l'avenir pour un plagiaire d'habitude, plagiaire même fort grossier ; puisque vous avez entrepris de vous donner la gloire non seulement de quelques faits non imprimés, mais



encore de plusieurs autres publiez depuis long temps , & dont les veritables Auteurs sont tres-connûs , & tiennent même un rang fort honorable dans la republique des lettres , comme il paroît evidemment par tout ce que j'ay dit cy-devant.

Il me semble vous voir avec vôtre visage cendré , vôtre air mélancolique & triste , rêvant & cherchant en vous même des moyens à pouvoir vous mettre à couvert du vol que vous avez fait depuis peu à Mr. Malpighius de son invention. Ny pensez pas, si vous ne voulez penser en vain. La preuve que j'ay donnée de vôtre crime est hors de toute atteinte. Cet illustre Auteur est mort, penserez-vous, cela est vray: il ne dira mot, il ne se deffendra pas, cela est encore vray; mais sa cause étant bonne & juste, tous les sçavants équitables parleront pour luy & le def-

fendront : ils voudront bien faire en cela honneur à sa memoire comme amis de la droiture & de la justice, afin même qu'en pareil cas leurs productions ne se trouvent pas sans appuy apres leur mort.

Je vous entends murmurer contre moy , disant que je parle toujours. Parlez , Monsieur , à votre tour ; je me tais : parlez , je vous écoute. Si je n'ay pas trouvé , dites-vous , le couloir de la matrice ; j'ay du moins quelque petite chose à ajouter à la description , que nous en a donné celuy qui l'a découvert , & j'en ay expliqué le premier les usages. Vous vous trompez, Monsieur, j'ay l'avantage de vous avoir prevenu. J'ay ajouté moy - même depuis fort long - temps ce qu'il y avoit d'essentiel , qui manquoit à la description du couloir dont il s'agit ; j'en ay même expliqué les usages depuis 20. ans où

environ dans une de mes Observations manuscrite que j'ay faite voir à mille gens, & en dernier lieu dans les pages 64. & 65. de la lettre dont j'ay parlé cy-devant, écrite le 30. Juillet dernier à Mrs. les Medecins de Lyon. De plus Mr. Verduc a cet avantage non seulement sur vous, mais encore sur moy d'avoir publié depuis deux ans tout ce qu'il y avoit de mieux à dire sur ce sujet dans les pages 54. 55. & 56. du premier tome de son Traitté de l'usage des parties. Ce qui étant ainsi vous conviendrez bon gré, malgré que l'invention du couloir de la matrice est due à Mr. Malpighius, & que les additions essentielles à faire à la description qu'il nous en a donnée m'appartiennent aussi bien que l'explication de ses usages, que j'avoüe pourtant avoir été plutôt mise au jour par Mr. Verduc, que par moy,



Je tombe enfin sur le dernier reproche de larcin que j'ay à vous faire. C'est une chose connue de tous les Medecins de cette Ville que vous supposez comme vôtre un reservoir des esprits animaux dans le cerveau, que vous appelez *emporium* dans vos écrits. Ignorez-vous, Monsieur, que long-temps avant vous j'ay parlé dans la page 56. de ma Nevrologie d'une espeece de corps spongieus formé par le concours des fibres moëlleuses du cerveau, que j'ay toujours regardé comme un reservoir des esprits animaux ? c'est ce même corps spongieus, que j'ay appelé centre ovalaire du cerveau dans la page 58. du même livre ; & afin que vous ne puissiez pas douter que je ne l'aye toujours regardé comme une espeece de reservoir, je rapporteray icy ce que j'en ay dit dans la page 22. du 20. chapitre de ma Nevrologie.



*Quæ cum ita sint: spirituum animalium in superna ovalis centri regione, & in gemino semicirculari centro aservatum, ac veluti stagnantem motibus potissimum voluntariis edendis dicatum esse videtur; non quod ipsi & spiritus animalis, qui reliquas permeat medulle cerebri partes discriminis aliquid intersit, sed quod unà cum spiritu striatis è corporibus supernis manante postica nervorum spinalium principia subeat, eorumque interventu ad musculos devehatur, quibus scilicet partes quedam instruuntur; cujusmodi sunt caput, manus, spina & pedes, quæ motibus voluntariis obeundis apte nate sunt. Adeo ut prædicta superna ovalis centri regio, & prædictum geminum semicirculare centrum sint veluti conceptacula quadam, è quibus spiritus animalis pro variis voluntatis actibus modò parcius modò copiosius depromitur.*

*Quæst*

Quest-ce que vous pourrez trouver Monsieur, à opposer au passage de mon Livre du cerveau, de la moëlle de l'épine, & des nerfs, que je viens de rapporter ? je ne vois rien de favorable pour vous ; pourrez-vous jamais vous deffendre de vous advoüer mon plagiaire ? vous ne le sçauriez ; confessez-le, ou non, peu m'importe ; pourveu que le public soit persuadé que je ne vous ay pas accusé à faux.

Les crimes dont vous m'avez voulu charger m'ayant été imposez tres injustement, comme je l'ay clairement prouvé en me justifiant ; pourroit-on trouver mauvais que je me sois récrié contre toutes vos accusations, & que j'aye entrepris d'en faire voir la fausseté ? je ne le crois pas, la deffense étant permise. Je me flatte même qu'après tant de preuves si authentiques de vos larcins on ne desapprouvera pas

que je vous adresse encore une fois icy la parole pour vous dire ; quoy donc, Monsieur, vous ce juge severe, ce formidable censeur ; vous cet ennemi declare ; vous cet implacable & enrage persecuteur des plagiaires ; vous Mr. Chirac, vous êtes vous-même un plagiaire, plagiaire d'habitude, plagiaire grossier : qui l'auroit jamais pensé ? Cela est pourtant vray : taisez-vous donc, Monsieur, à l'avenir, & laissez parler les autres sur un sujet, où rien ne vous sied que le silence. Vous auriez sans doute pris ce parti, si vous m'eussiez crû aussi sçavant que je le suis des actions de vôtre vie. Mais comme vous-vous étiez flatté que vos larcins étoient fort secrets & fort cachés, vous avez parlé avec une audace, que tous les remords de la conscience n'ont pû moderer. Vous trouverez, Monsieur, ma réponse à toutes les objections,



que vous m'avez faites au sujet de l'extraction de l'acide du sang, & de la proportion de quantité de ses principes sensibles dans les deux Dissertations, que je viens de mettre au jour. Vous les critiquerez, si vous voulez, & même les autres Ouvrages que je publieray à l'avenir. Mais comme répondre à des critiques faites à votre manière est un métier, qui ne convient nullement à un honnête homme chrétien, je vous déclare que si vous m'attaqués de nouveau, & que mes amis me pressent de me deffendre, je leur diray avec le Prophete Royal. *Posui pseaume*  
*ori meo custodiam, cum confisteret pec-* 38.  
*cator ante me.* J'ay resolu de mettre un frein à ma bouche tandis que le méchant sera devant moy.

F I N.



L'impression de ma réponse à vos  
lettres m'ayant été rendue  
par des mains étrangères, je n'ai  
pu vous en faire part, et dans  
l'attente de pouvoir vous l'envoyer  
par des mains sûres, je vous prie  
de vouloir bien excuser le retard  
que j'ai apporté à vous la faire  
parvenir. Mais comme je suis  
persuadé que vous ne serez pas  
fâché de la recevoir, je vous prie  
de vouloir bien l'accepter.  
Je suis, Monsieur, votre très  
respectueux serviteur,  
J. Vieussens

L'Impression de ma réponse à vos  
Lettres injurieuses étant finie ,  
j'ay été obligé Monsieur , de faire  
un voyage à Toulouse, qui en a em-  
pêché jusque-icy la Publication. C'est  
ce voyage qui a donné lieu au plai-  
sir extreme que j'ay eû de revoir Mr.  
Bayle , & de converser fort souvent  
avec luy pendant mon séjour dans  
cette grande & belle Ville. Et c'est  
de la propre bouche de ce Medecin  
si sçavant , si sage & si honnête que  
j'ay appris qu'il a ressenti un tres  
grand déplaisir de ce que à son insçû ,  
& sans luy avoir fait aucune honnê-  
teté vous avés inferé la Lettre qu'il  
m'adressa le vingtsixième Juin de l'an-  
née 1688. dans la premiere des trois  
que vous avés écrites depuis peu con-  
tre moy. Si vous aviés sçû Monsieur ,  
ce que c'est que de bien vivre dans  
le monde , & si vous aviés bien  
connû vos propres interêts , vous

n'auriés eû garde de m'opposer la Lettre de Mr. Bayle sans luy demander son consentement, qu'il ne vous auroit jamais accordé ; & son refus vous auroit été sans-doute fort avantageux, parce qu'il vous auroit apparemment donné lieu de prévoir, & même de prévenir le blâme que vous vous êtes attiré non seulement du côté du grand Homme, dont je viens de parler, mais encore du côté du public. Car l'usage, que vous avés fait de cette Lettre, n'a produit d'autre effet que celui de marquer votre malhonnêteté, & la malignité de votre cœur, qui sont deux qualités qu'on ne sauroit louer en qui que ce soit.

Comme votre passion, Monsieur, est l'unique règle de votre conduite envers moy, & que la raison & le Christianisme n'y ont certainement aucune part, vous ne vous êtes pas

aussi avisé de demander à Mr. Fabre  
s'il m'avoit inspiré ou non la ma-  
niere de faire un phlegme & un es-  
prit roussatre artificiels , comme  
vous l'avez publié , & s'il vouloit  
aggréer que vous vous servissiez de  
son nom pour noircir le mien. Con-  
noissant depuis long-tems la droiture  
de cœur de ce Medecin qui exerce sa  
profession tres sagement & tres glo-  
rieusement dans Carcassonne , & la  
peut exercer de même par tout ail-  
leurs, je n'ay jamais douté que vous  
ne l'eussiez cité à son insçu contre  
moy , comme je l'ay marqué dans la  
page 115. .... de mon apologie.  
Afin que cette verité ne soit cachée à  
personne , je vais insérer icy la de-  
claration que Mr. Fabre me donna  
le dix-huitième du courant en pas-  
sant par Carcassonne , comme une  
preuve tres convainquante de vôtre  
malhonnêteté envers cet habile Me-  
à ij



decin , & de l'imposture que vous  
avez commise en le citant à faux  
contre moy.

**J**E soussigné declare que Monsieur  
Chirac Professeur en Medecine de  
l'Université de Montpellier, s'est ser-  
vi à mon insçu, & à faux de mon  
nom dans les Lettres injurieuses qu'il  
a écrites contre Monsieur Vieussens  
Medecin de Montpellier si recomman-  
dable par ses ouvrages. Car tant s'en  
faut que j'aye enseigné à Monsieur  
Vieussens la maniere de faire un  
phlegme artificiel, & un esprit rous-  
satre artificiel comme ce Professeur a  
osé le publier ; qu'au contraire, c'est  
Monsieur Vieussens qui par la bonté  
qu'il a toujours eue pour moy, m'a  
donné cette marque de distinction de  
me communiquer à moy le premier  
tant la composition du phlegme &  
de l'esprit roussatre artificiels, que

les autres découvertes qu'il a faites  
le premier sur le Sang. Je déclare  
encore, que Monsieur Malsac sça-  
vant Medecin n'a été témoin des  
experiences qui prouvent les décou-  
vertes de Monsieur Vieussens sur le  
Sang, qu'après qu'elles eurent été  
faites plusieurs-fois en ma presence,  
& par ma sollicitation auprès de  
Monsieur Vieussens, duquel il n'a été  
connu que par moy. C'est le remoi-  
gnage que je me sens obligé de rendre  
à la vérité, voulant bien que le  
public soit informé que je ne suis  
point homme à me faire honneur des  
choses qui ne m'appartiennent pas. A  
Carcassonne le dix-huit Janvier 1699.

F A B R E.

Il ne faut pas vous cacher, Monsieur,  
la Lettre que Mrs. les Professeurs de  
la celebre Université de Medecine  
de Sienne, m'ont fait l'honneur de  
m'écrire, & que j'ay trouvée chés

moy à mon retour de Toulouse.  
Comme elle vous convaincra infailliblement, si vous la lisez, que le dessein que vous avez eû de me perdre sans ressource de réputation, vous a aussi mal réussi en Italie qu'en Angleterre, en Allemagne, & par tout ailleurs, elle pourra sans doute servir à vous faire faire des reflexions capables de vous rendre aussi avisé, & aussi sage à l'avenir, que vous avez été imprudent & temeraire par le passé. Je souhaite de tout mon cœur par la charité qu'on doit avoir pour ses ennemis, qu'elle fasse cet effet en vous, & je prie le Ciel par le bien que je vous veux, de faire que l'addition que mon voyage à Toulouse, & la Lettre suivante m'ont donné lieu de faire à la réponse que j'ay faite à vos Lettres Satyriques, soit aussi efficace pour le Changement de vos mœurs, qu'elle le sera pour ma justification.

EPISTOLA  
AB EXCELLENTISSIMIS  
PROFESSORIBUS FACULTATIS  
MEDICÆ SENENSIS,  
AD RAYMUNDVM VIEVSSENS SCRIPTA.

**H**umanissimas tuas accepimus literas, Vir Clarissime. Virtutem tuam admiramur, gaudemus te tam bene de nostra Universitate sentire. Summa enim laus est, inquit Seneca, à laudatissimo viro laudari. Doctissimos labores tuos in extractione spiritui acidi è sanguine summa curiositate audivimus, & quamvis Dominus Chirac tua gloria æmulus illam immeritò obscurare tentet. Attamen tantorum virorum testimonio tuam gloriam virtutis resulgere quis non videt, dum te pri-



num hujus extractionis inventorem prædicant. Scis enim, vir Doctissime, omni vita nostra rationem eò dirigendam esse, ut inquit Tullius, ut præclaram nominis nostri famam ex maximis in rempublicam meritis collatis posteris relinquamus. Tu in humani sanguinis analysi inquirenda, quantum Medicinæ lumen addis, tantum & glorioso tuo nomini decus impertiris. Medicinam solidis curas stabilire fundamentis, novisque inventis medicam artem illustras, quæ in hominum salutem plurimum sunt collatura; unde te non plagiarium turpem credimus, sed doctissimum sanè virum, & de medica republica bene meritum. Nos interim benevolo respicias animo, tuamque semper nos crede decantantes virtutem.

Senis die 8. Decemb. 1698.

Pro tota Universitate Medicor. Sen.  
THEOP. GRIPHONI. J. B. CALISEL  
A. F. GIROLAMI.